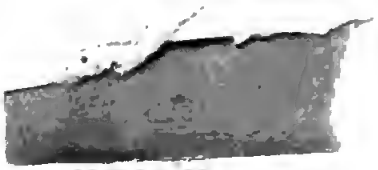
117

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

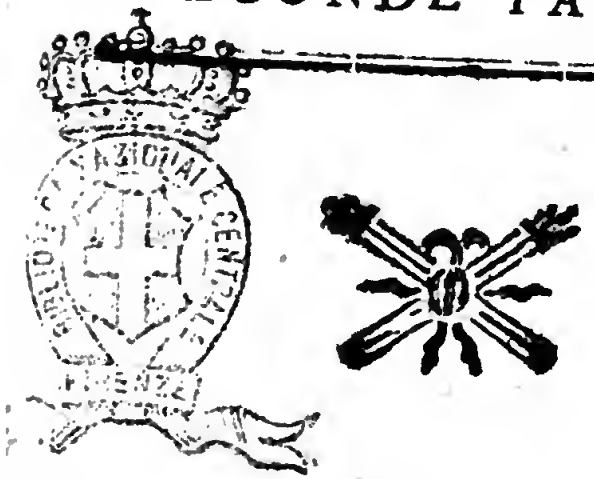


119

VOYAGE
EN
ESPAGNE.

Par Mr. LE MARQUIS
DE LANGLE.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. LXXXV.

120

7:10.5<0

MON

VOYAGE EN ESPAGNE.

HISTORIENS.

LEs Eſpagnols qui ont négligé tous les genres de la littérature, ont cultivé néanmoins l'hiſtoire avec ſuccès.

A quelques capucinades près, *Mariana* approche de Tacite.

L'hiſtoire de la Catalogne eſt parfaitement écrite. Ses guerres, ſes malheurs, ſes troubles ſont peints avec force, avec énergie.

Les chroniques de *Saavedra* ſont eſtimées. Le marquis de San Philipe a compoſé des mémoires précieux ſur la guerre de la ſucceſſion.

On fait grand cas d'une hiſtoire des

Indes, par *Don Gonzale Hermandès de Oviedo y Valdes.*

Il y a d'excellentes choſes dans l'hiſtoire des Mexicains, par le moine Torquemada.

Il y a à Madrid une académie d'hiſtoire. Cette compagnie s'occupe de recherches ſur les annales de l'Eſpagne.

M. de Campomanès, chef de cette ſociété, a raſſemblé pour cet objet une foule de matériaux, il travaille à les ridiger; tant mieux pour le public ſi la mort lui laiſſe le tems d'achever ſon ouvrage. Malheureuſement M. de Campomanès eſt vieux, valétudinaire, aſthmatique, & l'on craint qu'il ne meure bientôt.

Il en devroit être, ce me ſemble, de la ſanté & d'une longue vie comme des grades militaires & les graces de la cour. Il faudroit que les hommes utiles, les hommes éclairés euſſent longue vie & bonne ſanté.

MULES.

LEs mules d'Andalouſie ſont fort eſtimées. Outre qu'elles ſont plus vi-

BK 2
F 10.580

123

goureuſes que les mules du Rouergue, du Poitou & autres provinces de France d'où les Eſpagnols tirent des mules, elles ſont plus ſobres, marchent plus vite, ont le pied plus ſûr.

On peut voyager hardiment ſur une mule Andalouſe dans les chemins les plus raboteux. En traverſant les Pyrénées, j'avois une de ces mules. A tout moment je croyois tomber : *ne craignez rien*, me diſoit mon guide, *vous ne tomberez pas ;* je ne ſuis pas tombé.

C'eſt la monture ordinaire des Eſpagnols, qui ne s'embarraſſent guere ſi cet animal a la tête groſſe, mal faite, des oreilles d'âne & le poil ſale ; il a le pas ſûr, il mange peu, cela leur ſuffit.

OBSERVATIONS PARTICULIERES.

PRESQUE toutes les femmes eſpagnoles ont le ſon de voix d'une douceur admirable : c'eſt un charme de les écouter parler ; je préfere leur ſon

de voix à la plus belle ſonate : Gluck n'auroit rien à y changer, c'eſt de la muſique toute faite.

Je crois que le roi d'Eſpagne ne prend jamais meſure d'habit. Ses habits ſont toujours ou trop courts, ou trop longs, ou trop larges, on ne ſait ce que c'eſt. Si un particulier s'habillet d'une maniére auſſi bizarre, on ſe moqueroit de lui.

Ici on enterre trop tôt les morts, on ne leur donne pas le tems de mourir. Pourquoi ne pas attendre deux jours, trois jours, Si un mort eſt mort aujourd'hui, il le ſera encore demain, alors il ſera tems de l'emporter. Dans la principauté de Neuchatel on enterre ſeulement au bout de ſoixante-douze heures, & l'on aſſure qu'on a vu beaucoup de gens s'aſſeoir ſur leur ſéant & demander à boire, deux jours après qu'on les a cru morts.

On dit que l'Eſpagnol eſt gai ; moi, je le crois triſte. Tous les ſoirs je me promede au Prado ; nous ſommes à peu près quatre mille ames, & je n'entends jamais le moindre éclat de rire.

L'uſage des colombiers eſt inconnu en Eſpagne. On enferme les pigeons

paire par paire. Ces pigeons ainſi renfermés paroiſſent à plaindre ; mais s'ils s'aiment, ils ſont heureux.

Madrid eſt peut-être la ville où l'on ſe tue le moins. Année courante on ne compte pas quatre ſuicides à Madrid. Tant mieux que les ſuicides ſoient rares en Eſpagne, tant mieux s'ils l'étoient autant par-tout ; tant mieux ſi perſonne ne ſe tuoit : mais je ne pourrai jamais concevoir comment le ſuicide n'eſt pas plus commun, jamais je ne concevrai comment la moitié des hommes, curieux, impatiens d'apprendre ce qu'ils verront dans l'autre vie, ne ſe tuent pas pour l'aller voir.

Le peuple de Madrid eſt très-libertin. Les dames paſſent pour être galantes. On dit les demoiſelles fort aimantes, mais fort retenues. L'Eſpagnol en général eſt timide dans ſes amours. Durant des années entieres des amans brûlent d'amour, brûlent de deſirs, ſouvent même en meurent, & cela faute de s'entendre.

Tout Eſpagnol riche qu'on n'enterre pas en habit de moine, eſt enterré dans ſon plus-bel habit. Il vaudroit mieux, ce ſemble, vendre ce bel ha-

bit, en habiller un pauvre, & enterrer le mort en chenille.

Quel dommage que les trois quarts de l'Eſpagne ſoient incultes ! Ce n'eſt point aſſûrément la faute de la terre ; par-tout elle eſt excellente ; la Sierra Morena le prouve : à peine fut-elle cultivée, ſemée, imbibée de roſée & frappée des rayons du ſoleil, qu'auſſitôt elle produiſit.

Les Eſpagnols perdent leurs dents de bonne heure. Il eſt bien rare qu'ils aient des dents paſſé cinquante ans, ou s'ils en ont, il leur en reſte ſi peu, que ce n'eſt pas la peine d'en parler.

Une choſe bien extraordinaire & bien difficile à imaginer, c'eſt que parmi les Eſpagnols on compte une foule d'athées qui ne croient rien, abſolument rien, & qui ſoutiennent tout haut que l'exiſtence de Dieu eſt un préjugé, que le ciel & l'enfer ſont dans les eſpaces imaginaires, & que le haſard enfin a la feuille des événemens. Ah, les malheureux ! que je le plains !

Je rencontre rarement deux Eſpagnols enſemble ; il paroît que l'Eſpagnol aime beaucoup à être ſeul : il a bien raiſon. L'homme ſeul ſent mieux, vit mieux, a plus de vie, vit double.

L'homme en ſociété, c'eſt le vin trempé ; l'homme ſeul, c'eſt le vin pur.

Les ſéchereſſes ſont communes ici ; l'eau devient rare alors, & beaucoup de gens meurent de ſoif.

Il ſe fait à Madrid un nombre infini de bonnes œuvres, & l'on y rencontre plus qu'ailleurs des hommes vertueux, vraiment vertueux, des *hommes modeles*, qu'on me paſſe le mot, à qui, pour le bonheur du monde, tous les autres devroient reſſembler. A Geneve j'ai trouvé un de ces hommes là, c'eſt CHARLES BONNET ; à Neuchatel j'en ai trouvé un autre, c'eſt S. ROBERT.

Je n'ai trouvé nulle part de violettes plus odorantes ; j'en achetai hier un bouquet, & depuis hier ce bouquet embaume ma chambre.

Ici, pour peu qu'un ouvrage ſoit un peu gai, on le brûle tout de ſuite ; s'il y paroît, le mien ſûrement y ſera réduit en cendres : tant mieux, tant mieux, mille fois tant mieux, cela porte bonheur. Salut aux ouvrages qu'on brûle ; le public aime les livres brûlés.

Quoique d'une taille moyenne, les Eſpagnoles ſont très-bien faits ; mais en général, ils ſont noirs & laids. Ce

qui défigure un très-grand nombre d'Eſpagnols, ce ſont leurs oreilles, qui ſont ſi longues qu'elles n'entreroient pas dans mon gant.

Après le royaume de Naples l'Eſpagne eſt le pays, je crois, où l'on trouve le plus d'hommes titrés. Ici s'appelle *marquis*, *comte*, *chevalier* qui veut, tous les titres ſont au pillage.

La partie de l'éducation la plus négligée à Madrid, c'eſt la culture de la mémoire. Les Eſpagnols ont peut-être raiſon; ſouvent la mémoire a des ſuites cruelles. S'il eſt cent choſes, cent perſonnes dont je me ſouviens avec plaiſir, il en eſt mille que je voudrois oublier. K**** par exemple.

On porte le viatique avec beaucoup de pompe. La premiere perſonne qui ſe trouve en voiture, eſt obligée d'en deſcendre & de prêter ſon caroſſe à Dieu.

Ces vaines cérémonies ſont les dernieres planches ſur leſquelles ſe ſauve, ſi on oſe le dire, la religion aux abois.

Je n'ai vu nulle part auſſi peu de jolis enfans. Par-tout en général on eſt joli dans l'enfance; mais l'Eſpagnol, contre l'uſage, eſt déjà laid avant d'être grand.

Un

Un médecin Danois ſoutient dans une theſe qu'on peut entendre avec les dents. On remarque en effet que preſque tous les ſourds ouvrent la bouche pour écouter. Les Eſpagnols font de même ; il ſemble qu'ils ont l'oreille ſur la langue.

Les égliſes ſont d'une magnificence extrême. Quand on y entre, durant quelques minutes on eſt ébloui, on ne peut rien diſtinguer, rien voir. Les peintres Eſpagnols ne manquent jamais de donner à leurs ſaints, à leurs ſaintes, la plus jolie figure du monde; Dieu lui même, tout crucifié, tout mort qu'il eſt, eſt répréſenté en Eſpagne beau, grand, fait à peindre.

Je crois avoir déjà parlé de la ſofobriété Eſpagnole, elle eſt ſouvent pouſſée à l'excès. Je me rappelle qu'un jour j'entrai dans une bonne maiſon de Madrid; j'y trouvai quatre perſonnes, on alloit dîner, on venoit de s'aſſeoir, tout étoit ſervi, il n'y avoit qu'un œuf & quatre pommes ſur la table.

L'Eſpagne eſt pleine de prophetes qui s'en vont de village en village, tantôt prédiſant un tremblement de terre, tantôt un ouragan, tantôt la fin du monde. Ces prédictions conſternent

le peuple ; il faudroit, je crois, punir tous ces prophetes ; il faudroit, ce ſemble, leur mettre dans la bouche une eſpece de baillon, qui, pendant quelques jours, les empêchat de parler.

Le reproche le plus général que j'aie entendu faire aux Eſpagnols, ce qu'ils manquent de caractere. Il eſt impoſſible dès lors de les aimer beaucoup, de trouver plaiſir à vivre avec eux. Un homme ſans caractere n'eſt rien, n'eſt bon à rien. Il faut qu'un homme ait un caractere, comme il faut qu'il ait un nez.

Les Capucins de Madrid ne ſortent jamais de leur Couvent. Là ils ont preſque tout ce dont ils ont beſoin : un frere lai va leur chercher ce qui leur manque. De tous les moines ce ſont les Capucins qui me font le plus de pitié, que je plaindrois le plus, ſi après la mort la vie ne revenoit à perſonne.

Chaque ſoldat couche ſeul Ce réglement a été fait ſous ce regne. L'Eſpagne eſt la ſeule puiſſance où le ſoldat puiſſe dormir à ſon aiſe & ſe retourner dans ſon lit.

Autant les dames ont le ſon de voix agréable & ſonore, autant les meſſieurs l'ont dur & pénible à enten-

dre. Chaque fois qu'un Eſpagnol parle, il ſemble toujours qu'il eſt fâché, qu'il gronde, ou qu'il a mal à la gorge.

Je reviens ſouvent ſur le ſon de voix : je le fais exprès.

M. Lavater qui a dit de ſi belles choſes ſur les phyſionomies, M. Lavater qui prétend deviner par l'inſpection des traits les affections de l'ame, les qualités de l'eſprit, n'a pas écrit une ſeule phraſe ſur le ſon de la voix.

C'eſt l'élégance de la taille, c'eſt la beauté des yeux, mais ſur-tout c'eſt la fineſſe, c'eſt la magie du regard, qui diſtinguent les femmes de Madrid ; &, c'eſt à Madrid où l'homme qui craint d'aimer, doit le plus ſouvent dire aux jolies femmes qu'il connoît : *je vous en prie, ne me fixez pas.*

C'eſt parmi le peuple, c'eſt parmi les pauvres que l'on compte ici le plus de dévots ; tant il eſt vrai que lorſqu'on n'a rien, & lorſqu'on ſouffre, c'eſt un plaiſir de prier Dieu.

Quoique les appartemens ſoient très-vaſtes, ils ſont obſcurs néanmoins, parce que les fenêtres ſont mal diſpoſées, les jalouſies toujours baiſſées,

les rideaux toujours tirés ; il ſemble que les Eſpagnols ont peur du jour ; il ſemble qu'ils ne ſavent pas encore que rien ne meuble une chambre auſſi bien que la clarté.

Le pont conſtruit ſur le Mançaranès (1) a coûté dix-huit millions, & pendant neuf mois de l'année le lit de ce fleuve ne contient pas cent bouteilles d'eau.

Les Eſpagnols ont mille qualités eſtimables, entr'autres ils ont celle de dire hautement ce qu'ils penſent des miniſtres & des hommes en place. J'ai entendu dire a plus de vingt perſonnes qui parloient de M. O.R...i : *Nous ne le haïſſons point, il n'en vaut pas la peine, nous ne faiſons que de le mépriſer.*

En Eſpagne on enterre les morts à viſage découvert. Cet uſage devroit être général ; un extrait mortuaire ne ſuffit pas pour conſtater la mort. Il y a trente ans qu'il ſe paſſa en France une ſcene odieuſe. Le Comte de *** ayant envie de jouir de ſon bien, fit enlever ſon pere, le fit jeter dans un

---

(1) Fleuve qui paſſe à Madrid.

cul-de-baſſe-foſſe, & publia que ſon pere venoit de mourir : les cloches annoncerent le lendemain qu'on alloit enterrer le mort, & l'on enterra une pierre.

Les Eſpagnols aiment beaucoup qu'on les ſalue, & néanmoins jamais ils ne préviennent. Quand ils vous rencontrent, ils vous regardent fixement, & ſemblent vous dire : *ſaluez-moi, vous le devez.* J'ai penſé avoir une affaire ; j'en aurois mille à ce prix. Très-volontiers je préviens un enfant, un vieillard, un laquais ; mais un Eſpagnol, tout grand, tout riche qu'il ſera, jamais je ne le ſaluerai le premier, je ſaluerois plutôt une hirondelle.

Le peuple de Madrid eſt très-badaud. Pour voir arriver un prince, un grand, un cardinal, &c. un Eſpagnol feroit volontiers quatre poſtes. La manie de courir après les princes eſt au reſte aſſez générale par-tout. Je reſterai ſeul de mon avis ſans doute ; mais tous les ſouverains du monde pourroient, l'un après l'autre paſſer derriere moi, ſans que je tournaſſe la tête pour le regarder.

Edit du Conseil,

Ordonnances de la Police.

A Athenes toutes les loix ſe publioient au ſon du ſiſtre & du tympanon. Le ſiſtre commandoit l'attention, préparoit les eſprits à l'obéiſſance, & aidoit les Athéniens à rétenir la loi qu'on publioit.

En Eſpagne c'eſt au bruit du Tambour, & c'eſt le bourreau qui publie les ordonnances & les édits. En vain j'ai demandé, en vain j'ai voulu pénétrer la cauſe d'un uſage auſſi extraordinaire. Quelle ſanction, quel poids, en effet, peut conſerver un édit quelconque, après avoir paſſé par la bouche d'un bourreau, d'un homme infame ?

A propos d'infame, un bourreau doit-il l'être ? Quelle queſtion ! Oui, ſans doute : par-tout le bourreau, ſa femme, ſes enfans doivent faire une claſſe à part ; mais comme l'infamie eſt une peine réelle, comme il eſt in-

juſte de punir un homme qui ſouvent penſe mieux, vaut mieux, a plus d'ame que la plupart des gens qui le fuient, le mépriſent, & rougiroient de cauſer avec lui, un bourreau devroit être un ſcélérat à qui on laiſſeroit la vie, & qui, bien logé, bien nourri & condamné à une priſon perpétuelle, en ſortiroit ſeulement pour les exécutions.

Mais le métier de bourreau n'eſt point aiſé; mais pour l'apprendre il faut du tems; mais un bourreau habile eſt un homme rare; eh bien, qu'on maſſolle pour tous les crimes; il ne faudra alors plus ni apprentiſſage, ni coup-d'eſſai, ni chef-d'œuvre, & le premier venu ſera aſſez ſavant.

ANTIQUITÉS.

A chaque pas qu'on fait en Eſpagne, dans le royaume de Valence ſur-tout, on trouve des friſes, des colonnes, des moſaïques, & perſonne ne regarde ces débris.

Que m'importe à moi, me diſoit

un jour Don *Peue L. . .* & la Ville d'Erculanum, & les ruines de Palmyre, & les marbres d'Arundel, pourvu que mon confeſſeur dîne & ſoupe bien ?

Au confeſſeur près, don Pepe avoit ſans doute raiſon : auſſi peu que lui, je ſuis l'admirateur des ruines. Je pourrois traverſer la Grece ſans regarder ſes colonnes, ſans entrer dans ſes temples ; je pourrois habiter Rome ſans aller voir le Panthéon, le champ de Mars, les bains de Coliſée : bientôt tous ces débris ne ſeront plus. La colonne, & l'arc de triomphe, & la ſtatue de bronze, tout ſe fend, tout s'écroule. Les ſouterreins ténébreux, les cavernes profondes, les grottes humides, les rochers ſur-tout, ce ſont là mes antiques.

Témoin de la création, un rocher m'arrête, me force à le regarder, à l'admirer ; & quand je penſe qu'il ne finira qu'avec le monde, que dans cent mille ans il ſera encore tout neuf, & que lors du déluge ce rocher trempoit dans l'eau, j'ai envie, pour ainſi dire, de m'agenouiller devant lui.

Imprimeurs, Libraires.

Grande eſt la différence entre les libraires Eſpagnols & ceux du reſte de l'Europe : les uns font fortune avec *la Guide des pécheurs*, les autres, avec *Théreſe philoſophe*, *le Pou François*, *l'Odaliſque*, *D. B.* & autres ordures. L'Inquiſition eſt le frein des premiers, la police eſt l'inquiſition des ſeconds ; mais, malgré la police, tout s'imprime.

Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille piaſtres fortes, en commentant, en récrépiſſant le Pere Jerôme, le Pere Bonaventure ; & les libraires François ont refuſé de payer cent écus pour les manuſcrits de M. de Paw, le premier hiſtorien, le premier politique, l'homme du ſiecle (ſans exception) qui a le plus de génie.

Sans exception ! Oui, ſans exception. Les hommes engoués de M. Raynal crieront ſans doute à l'injuſtice ; mais ces cris n'empêcheront pas que cet hiſtorien ne ſoit diffus, plagiaire,

relateur infidele, partial, injuſte & mal inſtruit ; mais ces cris ne feront oublier à perſonne, qu'auſſi-tôt qu'il entre quelque part au mont Sinaï, au buiſſon ardent, aux éclairs à la foudre près : l'abbé Raynal paroît venir de la part de Dieu ; l'abbé Raynal paroît dire avec Moyſe : *Que la terre & les cieux m'écoutent* ; & tous ceux qui l'écoutent, n'entendent jamais que des contes, des anecdotes & des diſſertations ſur le ſucre, le café & l'indigo.

Plutarque conſeilloit aux bavards de ſon tems de ne voir que des perſonnes au-deſſus d'eux, afin que leur préſence pût leur en impoſer, pût les contraindre à ſe taire, ou du moins à ne parler qu'à propos. La recette de Plutarque eſt excellente, mais ne ſuffit pas toujours.

Quand le prince Henri paſſa à Lauſanne, l'abbé Raynal qui étoit là, dîna avec le prince, qu'il interrompoit à tout moment pour lui faire des contes. En vain le pouſſoit-on, lui faiſoit-on des ſignes ; l'abbé ne ſentoit rien, ne voyoit rien, il parloit, il parloit, il parloit.

Une femme charmante & de beau-

coup d'eſprit diſoit un jour : *On aſſure que M. Raynal va s'en retourner en France, ah, tant mieux! tant mieux! car tous les jours il vient chez moi, tous les jours il m'ennuie, tous les jours il me donne la fievre; & s'il reſtoit ici, en vérité, je crois qu'il me tueroit.*

Les Cafés.

Sont plus communs à Madrid que les cabarets, quoique ceux-ci ſoient en très-grand nombre.

Les Eſpagnols ſont paſſionnés pour le café ; ils le font mieux que nous, ils le boivent mieux que nous ; ils ne le prennent pas d'un trait, ils le ſavourent long-tems, ils le boivent goutte à goutte, ils le boivent chargé, chaud, preſque brûlant ; il eſt meilleur alors, il eſt meilleur quand il brûle, il pénetre mieux les viſceres, les entrailles & porte plus vîte dans les membres, dans le ſang, à la tête, la vie, la ſanté, l'activité, & cette chaleur enivrante & magique qui embellit,

colore tout ce qu'on voit, qui anime tout ce qu'on dit.

Vous dont le menton joint la poitrine, vous dont le ventre traîne par terre, vous que la goutte empêche de dormir, vous à qui la conſomption fait trouver le tems long, ne prenez plus des remedes, ne vous tuez pas, buvez du café, enivrez-vous de café; vous maigrirez, vous tranſpirerez, vous guérirez, vous dormirez, vous ſerez enchanté de vivre, & vous ſerez bientôt auſſi mince que moi.

SOIES.

LA meilleure qualité de ſoies pour les étoffes pleines & unies eſt celle qu'on tire des royaumes de Valence & de Murcie. Ces ſoies ſont, quoi qu'on en diſe, ſupérieures aux ſoies de Meſſine, & même aux ſoies de Syrie, connues en Europe ſous le nom de *luges*, *chouf*, *billedun*.

Si les étoffes fabriquées en Eſpagne ne paroiſſent pas auſſi belles que les étoffes de Lyon, de Tours & d'ail-

leurs, ce n'eſt pas la faute de la ſoie; c'eſt la faute des ouvriers qui ne ſe donnent pas la peine de renouer les fils rompus, & qui ne frappent point également le battant du métier. De là l'inégalité de l'étoffe; de là des raies, des..... je ne ſais plus le nom, tout le long de la piece.

Les Eſpagnols ne ſavent pas en outre combien une teinture éclatante embellit l'ouvrage; ils ne ſavent pas que preſque toutes leurs couleurs ſont vergées; ils ne ſavent point que les ſoies qui doivent être employées à faire la même piece, doivent être jetées dans la même chaudiere, afin d'éviter qu'elles ne ſoient bardées par des couleurs plus claires, plus brunes, plus ſombres, ou plus éclatantes.

Sous la direction de M. *Victor Glutz*, homme intelligent, homme de mérite, vraiment patriote, & membre du grand conſeil du ſénat de Soleure, on vient d'établir en cette ville une fabrique de gros-de-Tour, de ſatin & de taffetas; déjà cette manufacture ne laiſſe rien à deſirer pour la beauté des ſoies, l'attention, l'aptitude des ouvriers, la force, le moëlleux de l'étoffe, la netteté, la pureté, & l'éclat des couleurs.

Soleure poſſede encore un grand nombre d'autres fabriques, & pendant preſque toute l'année l'Aar eſt chargée de bateaux qui tranſportent à Geneve, en Hollande, dans toute l'Allemagne, & même en Italie, les fruits des veilles & de l'induſtrie de cette ſage république.

TABLES D'HÔTE.

NE ſont pas connues en Eſpagne; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on apprend à connoître les mœurs, le génie d'une nation; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on peut voir les habitans d'une ville, moins gênés & plus ouverts qu'ailleurs; tant pis. C'eſt à une table d'hôte qu'on trouve des étrangers de tous les pays, de tous les états.

Oui, je le ſais; oui, le préjugé flétrit les tables d'hôte: mais comme le préjugé eſt un ignorant; comme le préjugé n'a jamais conſeillé rien de bien, rien de bon; comme le préjugé n'a jamais rien appris à perſonne, il

faut, quand on voyage pour voir, pour apprendre quelque choſe, envoyer ſon valet-de-chambre tourner un couvert à la table d'hôte; près du feu, s'il fait froid; & s'il fait chaud, près de la porte ou près de la fenêtre. Là on eſt à ſon aiſe, on eſt en chenille, on a les cheveux en déſordre, on eſt en bottes ou en pantoufles; on mange ou l'on ne mange pas, on parle ou l'on ſe tait.... Il vaut mieux ſe taire, & l'on s'inſtruit en mangeant.

CHEVAUX.

DEPUIS quelque tems les haras ſont négligés; & néanmoins les chevaux d'Eſpagne conſervent des qualités qui les diſtinguent encore. Ils ſont communément noirs ou bai-marrons; ils ont les oreilles bien placées, une longue criniere, l'œil ardent, du courage, de la ſoupleſſe & de la fierté.

Les chevaux Andalous paſſent pour les plus beaux, auſſi les préfere-t-on pour la guerre, la pompe & le manege.

La ville de Cordoue eſt fameuſe par les beaux chevaux que fournit ſon territoire. Le roi y entretient un harras. La race barbe, qui eſt particuliere à cette province, eſt conſervée par une ſociété de gentilshommes, nommés *maeſtranza.*

CHEMINÉES.

L'USAGE des cheminées eſt preſqu'inconnu à Madrid ; on y ſupplée par des *brazeros* ou braſiers portatifs, qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces braſiers je ne ſais quel bois, ou graine, ou poudre ; mais cela ſent bon.

Il y a quelque tems qu'une comédienne très-jolie ſe plaignit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que ſa chambre étoit froide, & qu'elle y geloit ; le duc d'Albe lui envoya un de ces braſiers rempli de piaſtres... Ces traits d'humanité ou de galanterie, comme on voudra, ne ſont pas rares en Eſpagne. Comment s'empêcher, en effet, de donner un braſier ou autre

chose à une comédienne qui est jolie, qui n'a point d'argent, & qui a froid?

ETAT MILITAIRE D'ESPAGNE.

L'INFANTERIE Espagnole est composée:

Un régiment des gardes Espagnoles.

Un régiment des gardes Wallones.

Trois régimens d'infanterie nationale.

Trois régimens Irlandois.

Trois régimens Wallons.

Deux régimens Italiens.

Quatre régimens de volontaires étrangers.

Quatre régimens Suisses.

Chaque régiment est de deux bataillons, donc chacun a huit compagnies de fusiliers, & une compagnie de grenadiers, composée d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un premier, d'un second sergent, de six caporaux, d'un tambour & de cinquante-quatre soldats.

Les huit compagnies de fusiliers sont composées de même.

Un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un aide-major, deux enſeignes & un aumônier compoſent l'état-major.

La cavalerie eſt compoſée de trois compagnies des gardes-du-corps, l'Eſpagnole, l'Italienne & la Flamande, d'une brigade de carabiniers, & de quatorze régimens de cavalerie.

L'Eſpagne a huit régimens de dragons.

La cavalerie & les dragons tirent leurs remontes de l'Andalouſie.

Indépendamment de cet état militaire, il y a encore des milices provinciales enrégimentées, & qui forment un corps de quarante mille hommes à peu près.

La paie du ſoldat eſt de ſept ſols par jour, avec une livre & demie de pain. La moitié de chaque régiment eſt en ſemeſtre en tems de paix. Chaque ſoldat emporte avec lui la paie & le pain de deux mois d'avance, & reçoit le reſte à ſon retour.

La marine Eſpagnole conſiſte en ſept vaiſſeaux de ligne du premier rang, en quarante-un du ſecond, onze du troiſieme. Les Eſpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes, deux goë-

lettes, ſept demi-galeres, huit hourques, trois brigantins, une corvette, ſept paquebots.

HUILE.

DANS un pays planté d'oliviers on devroit s'attendre naturellement à trouver de bonnes huiles, & c'eſt le contraire. En Eſpagne l'huile eſt mauvaiſe, très-mauvaiſe, & l'on accommode tout à l'huile; rôti, ragoût, ſoupe, tout eſt à l'huile, tout nage dans l'huile.

Pour obtenir du lait ou du beurre, il faut ou crier, ou battre l'hôte, ou dire des douceurs à l'hôteſſe: ſi elle eſt jeune & jolie, cela n'eſt pas difficile; mais ſi elle eſt laide, mais ſi elle eſt vieille, comment faire?

J'ai oublié où, mais j'arrivai mourant de faim, & je trouvai un lievre à l'auberge. J'ordonnai de le faire cuire: *point d'huile*, *point d'huile*, répéta vingt fois mon laquais; moi, je le répétai vingt autres; & néanmoins quand j'entrai dans la cuiſine pour de-

mander ſi mon lievre étoit prêt, l'hôteſſe venoit, malgré mes ordres, de verſer ſa lampe dans le plat.

CONTREFACTEURS.

HEUREUSEMENT les contrefacteurs ſont inconnus en Eſpagne ; ils le ſeroient bientôt partout, s'ils étoient flétris. La raiſon, l'équité, les loix du commerce, & l'intérêt de la littérature exigeroient que tout contrefacteur fût puni.

Mais la gloire, dit-on, doit être ſeule le ſalaire d'un écrivain : & pourquoi ? Pourquoi donc un auteur devroit-il rougir de vendre ſes découvertes, de mettre un prix à ſes idées ? Pourquoi la nation en corps recevroit-elle gratis des leçons, des conſeils, que lui paieroit chaque particulier ?

Depuis que l'argent eſt devenu le ſigne, l'échange de nos beſoins, tout doit naturellement s'acheter & ſe vendre.

Le général, l'officier & le ſoldat vendent leurs membres, vendent leur

ſang., mettent leur vie à l'enchere ; les rois eux-mêmes ſe font payer. La taille, les gabelles, les impôts ne ſont-ils pas les gages, la paie des rois ?

Un auteur rougiroit de vendre ſon livre! quand il achete les ſacremens, quand on lui vend la bénédiction qu'on lui donne, la meſſe qu'il entend, le trou qu'on lui creuſe, & le ſon de la cloche qui avertit ſes parens, ſes amis, ſes voiſins, qu'il eſt mort, & qu'il ne le verront plus!

Peut-il, doit-il donner ſon ouvrage gratis, quand ſon éducation a coûté des ſommes immenſes, quand pour vérifier des faits, des dates, il s'eſt tranſporté ſur les lieux, & quand, pour rendre ſon livre moins imparfait, ſes principes plus clairs, ſes idées plus palpables, il a fait à grands frais deſſigner des cartes, tirer des planches, graver des plans ?

Tous les auteurs n'ont pas, comme M. de Voltaire, cent mille livres de rentes.

Le plus grand nombre des écrivains compoſent pour vivre, pour manger, & doivent écrire ſous peine de mort.

Non-ſeulement le contrefacteur vole l'argent d'un écrivain, il lui ravit en-

core ce qu'il préfere à l'or, à l'argent, à tout ; il lui enleve ſa maîtreſſe, ſon amante la plus chérie ; il lui enleve la gloire, il mutile ſon livre, & l'arrête, pour ainſi dire, aux barrieres de la poſtérité.

Il y a plus encore : quand les verroux & les cachots du Châtelet, de la Baſtille s'ouvrent, ſe ferment ſur un écrivain, qui répond au gouvernement que la Baſtille renferme le coupable? Qui lui répond de la fidélité d'un libraire, d'un mépriſable contrefacteur? Pour rendre plus piquant le livre qu'il imprime, n'a-t-il pas pu y ajouter des blaſphêmes, y gliſſer quelques phraſes ſéditieuſes, quelques principes dangereux?

De tout tems les crimes ſe touchent : du vol à la perfidie, du vol à la lâcheté, il n'y a qu'un pas.

Ce qui rend plus révoltant encore le métier de contrefacteur, c'eſt qu'il arrive ſouvent qu'un libraire vole ſon confrere, ſon voiſin, ſon ami.

En Suiſſe & ailleurs on a vu un pere voler, contrefaire un ouvrage qu'avoit acheté ſon fils ; & j'ai vu à Lyon un fils imprimer ſecrétement un livre qu'avoit acheté ſon pere.

37

Qu'on ſe peigne la ſituation cruelle d'un imprimeur de qui l'on contrefait l'ouvrage ! Que l'imagination ſe tranſporte dans ſon comptoir au moment où il voit changer en maculatures les exemplaires du livre qu'il avoit acheté ! Les yeux ſe rempliſſent d'eau, le cœur ſe ſerre en penſant qu'aux termes de ſes engagemens une foule d'huiſſiers accourront chez ce malheureux libraire, & viendront lui prendre ſes meubles, ſes hardes & ſon lit.

CHASSE.

EXCEPTÉ le jour de Pâques & le vendredi ſaint, le roi chaſſe tous les jours de l'année; il s'éloigne quelquefois juſqu'à ſix ou ſept lieues, ſouvent même il chaſſe plus loin. Quarante gardes-du-corps ſont obligés de le ſuivre au grand galop. Malheur à celui qui ſe tient mal à cheval; il tombe, il ſe caſſe un bras ou une jambe, quelquefois il a le bonheur de ſe tuer, c'eſt ce qui peut lui arriver de plus heureux.

GRANDS CHEMINS.

TOUT le monde a entendu parler de la mauvaiſe police de l'Angleterre à l'égard des grands chemins ; tout le monde ſait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé ; c'eſt abſolument de même en Eſpagne.

Ce n'eſt pas que les miquelets ou archers ne ſoient en très-grand nombre ; mais comme ils ſont mal payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps ; comme le gouvernement ne les obſerve pas, ils trouvent plus ſimple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Preſque tous les voleurs en Eſpagne ſont déguiſés en pélerins ou en hermites : ſous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il eſt, ou l'aumône, ils mettent le piſtolet ſur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine eſt la même, outre

outre qu'un cadavre eſt plus tôt dépouillé, un mort garde le ſecret.

On peut dans chaque ville, il eſt vrai, prendre une eſcorte; mais outre que ces eſcortes ſont exceſſivement cheres, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemin, elles peuvent s'entendre avec les voleurs; il eſt plus ſûr de s'en paſſer.

Hors la vieilleſſe & la laideur, qui ne tentent perſonne, les voleurs en Eſpagne font grace aux femmes, dit-on. Au lieu de voler les voyageuſes égarées, ou les bergeres gardant leurs troupeaux, ils les eſcortent, leur donnent des bouquets, de l'argent, des rubans, les conduiſent dans les bois, où chacun de ces drôles à ſon tour aſſouvit & perd ſur ces malheureuſes ſes deſirs & ſes forces.

Si les bandits abondent en Eſpagne plus qu'ailleurs, il faut en accuſer l'extrême miſere du peuple, le manque d'ouvrage, il faut en accuſer le ſommeil profond des guichetiers, qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas; il faut en accuſer encore la permiſſion accordée à quelques priſonniers privilégiés de ſuſpendre à leur

fenêtres des bourſes, des paniers, dans leſquels leurs complices viennent mettre des cordes, des limes : munis d'outils, les priſonniers s'en vont quand ils veulent ; ſouvent pluſieurs cachots ſe vuident dans une nuit, & tout cela c'eſt pour les bois.

Le très-petit nombre d'hoſpices pour les mendians valides peuple auſſi les grands chemins. Par-tout & toujours le crime & le vol ſeront la ſeule reſſource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien.

ÉVÊQUES.

JAMAIS ni la naiſſance, ni la faveur n'ouvrent en Eſpagne le chemin de l'épiſcopat ; & tel capucin eſt obligé ſouvent de quitter ſon cloître, de ſe faire couper la barbe & de prendre perruque, pour occuper le ſiege de Séville, de Tolede, &c.

Les évêques Eſpagnols ſont d'une vertu exemplaire.

On devroit traduire en toutes les langues, on devroit envoyer dans tous

les dioceſes du monde chrétien l'excellent diſcours du lord Greevil ſur les devoirs de l'épiſcopat.

On a beaucoup écrit contre les évêques ; on a publié mille libelles, mille pamphlets, mille feuilles volantes contre leur luxe, contre leurs mœurs, contre, contre.... les contre ne finiroient pas, & jamais on n'a rien écrit de ſi vrai, que ce qu'on lit dans le diſcours du lord Greevil. Ce diſcours eſt de vingt pages environ ; quarante minutes à peu près ſuffiſent pour le lire, & tout eſt là.

Lord Greevil, qui a écrit auſſi ſur la poudre à canon, dit beaucoup de mal de ſon inventeur ; il a grand tort aſſurément.

L'inventeur de la poudre, quelqu'il ſoit (ce n'eſt pas encore décidé) fut ſûrement un excellent homme. Avant la poudre, en effet, n'avions-nous pas des flêches, des dards, des frondes, des ſcorpions, des baliſtes, des catapultes, des charriots armés de faux ? Que de moyens pour ſe détruire à petit feu ! Honneur au canon, à la poudre, à ſon inventeur. Graces au canon ! nous mourons maintenant, nous tombons ſur le champ de bataille ſans dou-

leurs, ſans angoiſſes & ſans y penſer. Oui, lord Greevil a eu grand tort; ſoyons plus juſtes que lui, & ſachons un gré infini à celui qui a conſacré ſes loiſirs, employé ſes veilles & peut-être même expoſé ſa ſanté pour nous découvrir le ſecret admirable de nous tuer les uns les autres en ne nous faiſant preſque point de mal.

JOURS MALHEUREUX.

LES Eſpagnols ſont perſuadés que le vendredi eſt un jour ſiniſtre; & quoiqu'il y ait des ordres dans tous le ports pour faire partir les vaiſſeaux du roi tous les jours de la ſemaine indifféremment, le plus grand nombre des capitaines évitent de mettre à la voile le vendredi, ſoit par condeſcendance pour l'équipage, ſoit qu'ils craignent eux-mêmes l'influence maligne du vendredi, ſoit enfin qu'ils ne veulent pas ſe rendre reſponſables de l'événement.

C'eſt au peuple ſur-tout que ce jour funeſte inſpire le plus de terreur. Quelqu'un tombe-t-il malade le vendredi,

c'eſt le vendredi qui a conjuré le mal ; quelqu'un meurt-il, c'eſt le vendredi qui a donné le ſignal à la mort d'emporter le malade; quelqu'un enfin perd-il ſon procès, c'eſt l'influence, c'eſt la faute du vendredi, & l'on s'en prend au vendredi.

Ce jour tant calomnié a eu pourtant beaucoup de partiſans. Outre que c'eſt le jour de Vénus, Sixte-Quint aimoit le vendredi avec paſſion, parce que c'étoit le jour de ſa naiſſance, de ſa promotion au cardinalat, de ſon élection à la papauté, & de ſon couronnement. François Ier. aſſuroit que tout lui réuſſiſſoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la premiere fois la belle marquiſe de Verneuil, celle de toutes ſes maîtreſſes qu'il aima le plus après Gabrielle d'Eſtrées, qu'il ne put jamais oublier, dont il parloit cent fois par jour, dont il conſervoit le portrait qu'il baiſoit à chaque inſtant & qu'il portoit à ſes levres, dit-on, dans l'inſtant même où l'affreux Ravaillac poignarda ce bon roi.

Les Rogations.

L'Usage des rogations paſſa en Eſpagne vers le commencement du ſeptieme ſiecle. Alors on ſe contentoit de jeûner, de prier ; maintenant on jeûne, on prie, & l'on va dans les champs bénir les arbres, aſperger l'herbe, invoquer le temps.

C'eſt à S. Mamert, fripier à Pontoiſe, puis curé de S. Thomas du Louvre, puis évêque de Babylone, qu'on doit cette belle découverte. Avant le prélat Mamert, on laiſſoit faire Dieu, & l'on ne ſe doutoit pas que l'eau bénite & les prieres euſſent la vertu de fondre ou d'écarter les nuages, de hâter la végétation, de colorer les pêches, & de mûrir les prunes.

La Ducheſſe d'Albe.

La ducheſſe d'Albe n'a pas un ſeul de ſes cheveux qui n'inſpire des deſirs

Rien dans le monde n'eſt auſſi beau qu'elle ; impoſſible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorſqu'elle paſſe, tout le monde ſe met aux fenêtres, & les enfans même quittent leurs jeux pour la regarder.

FINANCES.

CHAQUE mois voit éclorre de nouveaux plans, à chaque heure les adminiſtrateurs changent, tous les bureaux ſont bouleverſés. Il y a rarement mille piaſtres en caiſſe ; ſouvent les gallions ſont encore à la Vera-Crux, qu'ils ſont déjà dépenſés ; & ſouvent le roi du Pérou, le maître de la Caſtille d'or, & le poſſeſſeur de Quito, de Cuſco, d'Arequipa, de Porco, l'homme enfin pour qui deux cents mille bras fouillent les mines, frappent des piaſtres, ou peſent de l'or, n'a pas, quand il joue, de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent, quel eſt le dragon qui garde ces lingots, ces ſommes immenſes qui affluent perpétuellement du Chili, du Mexique en Eſpagne ? Cet

argent paſſe en France, en Hollande, en Angleterre, s'y change en jeannettes, en mirzas, en colliers, en bagues, & retourne en Amérique orner le ſein, briller aux doigts, pendre aux oreilles des jolies femmes du Nouveau-Monde.

La pénurie du fiſc n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entiere a retenti de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II. On ſait que Ferdinand III n'avoit jamais d'argent ; que Philippe IV empruntoit par-tout, & ne payoit perſonne : on ſait que Philippe V faiſoit de l'argent de tout, vendoit tout, auroit vendu l'eau, vendu l'air.

Le roi vient d'établir un conſeil des finances. M. Gabarus, né François, en eſt le préſident. Tous les yeux ſont fixés ſur les opérations de M. Gabarus : il eſt étranger, & par conſéquent expoſé à l'envie qui multiplie le mal, anéantit le bien, envenime & dénature tout.

M. Gabarus ſe propoſe, dit-on, de faire un compte rendu des finances, à l'exemple de M. Necker, dont il évitera ſans doute le pathos & le fracas rhétorique.

SUICIDE.

A Marſeille, du tems de Valere Maxime, on gardoit publiquement du poiſon, qu'on donnoit a ceux qui ayant expoſé au ſénat les raiſons qu'ils avoient de s'ôter la vie, en obtenoient la permiſſion. Le ſénat examinoit leurs raiſons avec un certain tempérament qui n'étoient ni favorable à l'envie indiſcrette de mourir, ni contraire au deſir légitime de la mort. On recueilloit les voix, & d'après leur nombre on écrivoit ſur la requête : *le ſénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le ſénat vous permet de mourir.*

En Eſpagne on conſidere le ſuicide comme il étoit conſidéré autrefois à Marſeille ; un homme qui ſe tue, n'eſt point traîné ſur la claie. Les Eſpagnols regardent le ſuicide comme une ſpéculation, & trouvent auſſi ſimple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde, que d'aller tenter fortune dans le nouveau.

Beaucoup de caſuiſtes prétendent néanmoins qu'un ſuicide ſe vole au

monde, que chacun doit mourir à ſon tour; mais le plus grand nombre des théologiens & des moraliſtes Eſpagnols permettent à tout malheureux de ſe tuer quand il eſt las de reſpirer, quand la vie lui fait mal, & quand la nature, la ſociété lui refuſe la portion de fortune, de bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Eſpagnols, brûlons toutes nos claies, & regardons l'homme qui ſe tue, comme un laquais qui quitte un maître qui ne lui paie point ſes gages.

CABINET. DERNIERE GUERRE.

DES projets commencés, des moyens lents, des demi-volontés, voilà le rond que l'orgueil national, que la multiplicité des ſous-ordres, que les autorités ſubalternes tracent depuis deux ſiecles(1)

(1) Depuis bien des ſiecles l'Eſpagne a eu des miniſtres nuls, abſolument nuls, *le comte de Fuentes*, *le duc de Lerme* entr'autres; mais par-deſſus tous, le duc d'Uceda, homme de rien, homme borné, un imbécile, un mannequin bien fait qui pendant trente ans qu'il eſt reſté dans

autour des différens miniſtres ; voilà le rond où la routine leur dit de reſter ; voilà le ſentier battu pour leurs ſucceſſeurs ; voilà le fléau, la hache, la coignée, ſi on peut le dire, qui déracine, qui arrache, qui étouffe en Eſpagne tous les germes, tous les plans & tous les hommes.

Voilà le mot de la derniere guerre ; voilà pourquoi les miniſtres, les généraux, les officiers s'accuſoient tour-à-tour d'irréſolution, d'impéritie, d'inſouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu, quatre vaiſſeaux de ligne, deux chebecs, cinq frégates, trois brûlots, huit mille Eſpagnols, & ſix mille ſauvages employerent trois grands mois (1) à combler, à franchir les foſſés, à faire tomber les murailles ſeches, à renverſer les baſtions de Penſacola, du Bâton-Rouge & de la Maubile. (2) Voilà pourquoi douze

---

le miniſtere, n'a jamais pu concevoir, n'a jamais pu deviner par quel haſard, par quel chemin, & pourquoi faire il étoit venu là.

(1) Les François employerent beaucoup moins de temps, beaucoup moins d'hommes, pour prendre Tabago, Eſſequibo, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Euſtache, la Dominique, Berbice & Demerari.

(2) La garniſon du Bâton Rouge étoit com-

mille hommes ſont reſtés pendant quatre ans dans les retranchemens de *Saint-Roch*, dans la baie de *Gibraltar* (1); les uns à vieillir, à dormir, à jouer aux dés dans leurs tentes, les autres à regarder les batteries flottantes, les barques canonnieres, les prames, les tours d'adreſſe, les tours de force, & autres jeux d'enfans. Il faut ajouter le très-peu de conſidération dont jouît la marine Eſpagnole, l'eſprit mercantile, l'ardeur des priſes, l'amour du gain qui domine les officiers; il faut ajouter l'âge décrépit des

---

poſée de trois cents hommes preſque nuds & mourans de faim. La garniſon de Penſacola n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes, dix minutes, deux coups de canon auroient dû ſuffire pour prendre la Mobile, défendue ſeulement par une garde bourgeoiſe.

(1) Lors des grands préparatifs pour le ſiege de Gibraltar, M. d'Arçon mandoit: *faute d'hommes, les travaux vont lentement.* Il y avoit aſſurément des hommes de reſte; mais c'étoient des hommes ſans courage, des hommes ſans bras. Selon des calculs très-modérés, toutes les dépenſes du ſiege, priſes enſemble, faiſoient monter chaque coup tiré à un louis; ainſi l'Eſpagne dépenſoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour, pour étourdir le général Elliot d'un vain bruit qui, ſouvent diſſipé par les vents & perdu dans les airs, n'arrivoit pas même juſqu'à lui.

vice-amiraux, des chefs d'eſcadre, &c. la ſuperſtition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons ; il falloit voir les yeux, les levres de tous les ſoldats fixées, collées du matin au ſoir ſur des madones, ſur des ſaints, ſur des roſaires, ſur des croix ; il falloit entendre réciter tous les jours à bord, matines, laudes, primes, tierces & vêpres.

A Dieu ne plaiſe que je condamne ici les actes religieux ! A Dieu ne plaiſe que j'oſe douter du pouvoir du ciel, de l'empire de la vierge, de l'influence des ſaints ſur le ſuccès des combats, ſur le trajet, ſur la direction, ſur l'effet des grenades, des boulets & des bombes ! Mais Dieu s'eſt expliqué depuis la création : cent fois, mille fois il a dit lui-même, il a fait dire par *Moyſe* à *Samſon*, à *Gédéon*, aux rois d'Iſraël, aux chefs, aux legislateurs de ſon peuple, à tous les généraux, officiers, matelots, ſoldats, tambours du monde, de prier peu, toujours bas, toujours en ſe battant, & toujours debout.

PÉLERINAGES.

PRESQUE tous les habitans de Madrid, (le peuple s'entend) pélerins nés pour ainſi dire, paſſent leur vie à aller, à revenir, à retourner à S. Jaques de Compoſtelle, à Notre-Dame du Mont-Serrat, à *Notre-Dame du Pilier*, à Notre-Dame de Lorette Ganganelli, qui ne donna jamais ſa pantoufle à baiſer ſans hauſſer les épaules, vouloit abolir tous ces pélerinages. Ce pontife philoſophe ſavoit par cœur que Dieu, la vierge, les ſaints mépriſent tous les vagabonds; il ſavoit auſſi qu'il n'y eut jamais ni pardons, ni rémiſſions, ni indulgences attachées aux promenades, aux courſes pieuſes d'un fainéant ſur les grands chemins; il ſavoit en outre, que les coquilles ramaſſées ſur les bords de la Corogne, près Compoſtelle, ne guériſſent pas plus vîte, plus radicalement les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huitres, de moucles, de tortues, qu'on trouve à *Cadix*, à *Cancale*, à *Malaga*, à

Saint-Malo. Des fenêtres du Vatican, ce pape avoit vu les pélerins, les pélerines, ſauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moiſſons, s'enfoncer, ſe cacher dans les bois, & oublier que S. Jacques les épie, les ſuit de l'œil, & voit tout à travers les branches.

DES PETITS-MAITRES.

ON trouve ici, comme par-tout, des élégans, des hommes agréables, qui, à l'exemple de leurs confreres de delà les monts, ont des chiens, des joockeis, des chevaux, des dettes, des talons rouges, de grands chapeaux, les épaules rondes, & la vue baſſe.

C'eſt ſur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux ſont devenus le partage de la canaille; & lorſqu'un grenadier peut embraſſer d'un coup-d'œil un horiſon immenſe; quand il peut pendant la nuit voir, compter les étoiles, ſon capitaine & ſon lieutenant ont beſoin d'une lor-

gnette pour inſpecter leur compagnie, & d'un chien, d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir bleſſé la rétine, après avoir endommagé le nerf optique, quelque colonne d'air fracaſſe l'oreille, briſe le tympan, alors cornée, prunelle, globe de l'œil de s'éclaircir, cataracte de tomber, lorgnette, lunettes, conſerves de diſparoitre; tout le monde verra clair, perſonne n'entendra plus.

Mais ſans colonne d'air un prince ſourd n'a qu'à paſſer, & tous les agréables ſoudain ſeront frappés de ſurdité.

Il y a quelque tems qu'un grand ſeigneur begue, chauve, boſſu, arriva ici, & dans une nuit tous les dos s'arrondirent, toutes les langues s'épaiſſirent, & tous les cheveux tomberent.

On a vu la même choſe en France. Quand, après ſes premieres couches, la reine perdit la plus grande partie de ſes beaux cheveux, on vit les femmes de la cour ſacrifier leur chevelure & adopter la coëffure connue alors ſous le nom de *la coëffure à l'enfant.*

Si la peſte, diſoit Gordon, attaquoit un jour les têtes couronnées, on ver-

roit tout le monde brûler d'envie d'avoir la peſte ; & tous ceux qui ne l'auroient pas, ſe vanteroient de l'avoir.

COMPLIMENS.

EN s'abordant, nos ancêtres s'embraſſoient & diſoient : *Dieu vous garde.* En France les lettres de cachet ſont encore terminées par *je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.* En Eſpagne on termine les lettres miſſives, les billets, les *eſquelas*, par cette formule : *Dios guarde a uſted.* Les complimens Eſpagnols ne ſont point variés, & n'ont point changé depuis l'expulſion des Maures. Dans une aſſemblée de cent perſonnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoit alors, en ſe diſant : *je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; me allegro de ver che uſted ſta bueno* : & l'on répond, *viva uſted muchos anos, mille anos ; vivez beaucoup, vivez long-tems.* Cela rappelle un trait aſſez plaiſant. Un Eſpagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui liſoit le

teſtament ; & à chaque article l'héritier reconnoiſſant s'écrioit en ſanglottant : *mio tio , viva uſted muchos anos ; mon cher oncle , vivez longtems.* Le cher oncle étoit enterré de la veille.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

IL eſt fort amuſant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes , le ſiege des égliſes & celui des confeſſionnaux.

Il ſeroit difficile de compter les coups de pieds , les ſoufflets qui ſe diſtribuent en moins d'un quart-d'heure. Ce qui complete la bizarrerie de cette ſcene divertiſſante , c'eſt l'arrivée d'un grand, ou d'un hidalgos , qui , ſuivi d'un laquais portant un couſſin , fend la foule , ſépare les combattans , entre le premier dans le confeſſionnal , où à genoux ſur un carreau , il peut ſe confeſſer à ſon aiſe & ſe repentir commodément.

Les deſſeins de Dieu ſont impénétrables , ſon ciel eſt à lui , il peut y

loger qui lui plait. Mais le Muſulman qui s'enrhume en criant *alla alla*, & le Talapoin qui s'enfonce des épingles dans les feſſes, & le Marabou qui marche à cloche-pied, & le Santon qui regarde ſi le bout de ſon nez eſt rouge, verd ou noir, ou *cheveux de la reine*, ou *prune monſieur*, me paroiſſent auſſi dignes de paſſer l'éternité dans le palais de Dieu, que le dévot Eſpagnol qui ſe querelle & qui ſe bat en attendant l'abſolution.

CACHOTS.

OUTRE que les cachots ſont plus obſcurs & plus étroits que les nôtres, on attache ſi bien ceux qu'on y jette, qu'ils ne peuvent abſolument bouger. Dans les priſons de Madrid j'ai vu trois contrebandiers ainſi garrotés; & peut-être dans le moment où je parle d'eux, ces trois malheureux ſont encore à la même place.

Et les Eſpagnols pourtant ne ſont pas cruels !

ACADÉMIES.

DEPUIS ce ſiecle on a inſtitué quelques académies en Eſpagne. Celle de la langue eſpagnole jouit de la plus grande réputation; elle s'aſſemble deux fois par ſemaine. Cette académie eſt compoſée de vingt-quatre membres, parmi leſquels on diſtingue MM. de Campomanès, San-Maniego, Moratin, &c.

Il y a quelques années qu'on établit à Madrid une ſociété économique, ſous le titre de *Societad de los amicos del pays*, ſociété des amis du pays. Le but de cet établiſſement eſt d'encourager l'agriculture & l'induſtrie.

Madrid n'eſt pas la ſeule ville où il y ait des académies; il y en a une à Séville, une autre à Barcelone; mais ces deux académies ne jouiſſent d'aucune conſidération.

On va, dit-on, établir bientôt une école de peinture. L'Eſpagne a produit quelques bons peintres, Vélaſquès entr'autres. L'Aragoneſe eſt le peintre le plus célebre de Madrid.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle s'augmente tous les jours. La collection des madrepores, des coquilles, des minéraux, des médailles, eſt immenſe. La cour entretient des naturaliſtes à Mexico, à Macao, à Lima.

Madrid a une académie de chirurgie; mais cette ſcience eſt ſi peu avancée en Eſpagne, qu'il vaudroit mieux, pour ainſi dire, ſe caſſer la jambe ailleurs, que de ſe piquer le doit ici.

ESCROCS.

MALHEUR à l'étranger qui arrive ſans lettres de recommandation & avec beaucoup d'argent! Il eſt bientôt entouré d'écornifleurs, de joueurs, & dans quinze jours il eſt ſans chemiſe.

L'infidélité au jeu n'eſt nulle part aſſez décriée: la ſeule juſtice qu'on en faſſe eſt d'employer beaucoup de détours pour ſe diſpenſer de jouer avec eux; ce qui reſſemble moins au mépris qu'à une précaution. Les loix devroient flétrir ces fripons; il faudroit leur pendre des cartes au col, des dés

aux oreilles, les faire conduire ainſi ſur la place du marché, les contraindre à jouer au piquet, & le bourreau leur faire la chouette.

MÉDECINS.

LA médecine a fait ſi peu de progrès en Eſpagne, que lorſqu'on y tombe malade, il eſt inutile de faire demander un médecin; autant vaut-il faire venir une couturiere.

Faites-moi donner du verd-de-gris; épargnez à mes amis le chagrin de me voir ſouffrir, je vous en prie, tuez-moi vîte. Voilà ce qu'on pourroit dire à tous les médecins Eſpagnols, à tous les médecins du monde peut-être.

Qu'il me ſeroit aiſé de raconter ce que j'ai vu à Madrid, à Paris, à Berlin & par-tout où j'ai été!

Que de jeunes gens, que d'hommes utiles, que de femmes charmantes vivroient ſans les médecins! Sans eux K*** vivroit encore, elle feroit encore le bonheur de ma vie; il y a deux ans qu'elle eſt morte; elle auroit eu vingt ans le mois prochain.

S'il eſt vrai que les morts peuvent quelquefois ſortir de leur tombe, K***, ſors de la tienne, il eſt minuit : c'eſt l'heure des morts. Je t'évoque, viens, je t'attends. Dieu ! laiſſe la-venir ; K***, viens, je t'en prie : viens dans ma chambre ; je veux te voir, te dire quelquel choſe ; je veux te montrer tout ce que tu m'as donné ; je n'ai rien perdu, j'ai tout gardé ; j'ai encore, j'aurai toujours ton portrait, tes lettres, ta jeannette, ton petit couteau, ton étui, ton chapeau de fleurs, & l'orange que tu mordis quelques minutes avant de mourir.

CROIX.

QUAND il ſe commet un meurtre ſur le grand chemin, on met une croix ſur la place où le cadavre a été trouvé. Il vaudroit mieux y dreſſer un échafaud ; il eſt moins intéreſſant pour les voyageurs & autres intéreſſés de perpétuer le ſouvenir d'un meurtre, que de rappeller l'idée de ſa punition.

RELIGIEUSES.

IL n'y a que le dieu des aſſaſſins qui puiſſe recevoir les vœux ſacrileges, les vœux germicides d'une jeune religieuſe. On compte à Madrid trente monaſteres de filles.

C'eſt la chaleur du climat, c'eſt l'empire des moines & le tribunal de la pénitence, qui peuplent les cloîtres en Eſpagne.

Dès l'âge de douze à treize ans, une Eſpagnole éprouve déjà une ſorte de friſſon de fievre d'amour; déjà elle eſt agitée, tourmentée d'idées, affamée de deſirs le ſoir, la nuit ſur-tout. Elle ouvre ſon ame à ſon confeſſeur.

Abus de l'Ecriture-ſainte, paſſages tronqués, révélations, miracles, tout eſt mis en uſage pour tromper cette jeune perſonne. A croire ce moine, c'eſt Dieu qui l'appelle, qui la cherche, qui la veut; c'eſt *le mal de Dieu* quila tourmente: pour guérir, il faut prendre le voile; la malheureuſe le prend.

Les

Les desirs augmentent, décuplent, centuplent bientôt : la tête se peuple d'images, le sang bout, les veines s'emplissent de feu ; mais il n'est plus tems ; la porte du monde est fermée, il faut renoncer au monde, il faut mourir entre quatre murailles ; desséchée, calcinée de desirs, que ni le jeûne, ni le cilice, ni le chant des hymnes, ni la jouissance de Dieu, des anges, des saints, en rêve, ne peuvent ni assouvir, ni modérer, ni éteindre : telle est la vocation, la vie, le supplice, la mort des religieuses de Madrid, des religieuses du monde entier.

Souverains, réunissez-vous ! ouvrez ces cachots de la religion ! Du fond de leurs cellules ces malheureuses vous implorent à genoux ; rendez-les au monde, à l'amour, à la vie de la vie, & ne souffrez plus qu'un million de femmes se cachent, nous fuient, & passent leurs jours à tout desirer, à tout regretter, à prier, à pleurer, à implorer la continence, à postuler l'éternité.

LETTRES DE CACHET.

TOUT le monde connoît ce qu'on appelle en France *donjons*, *châteaux forts*, *citadelles*, &c. En Eſpagne c'eſt tout comme chez nous. Il y a des priſonniers d'état, des portes clefs, de larges foſſés, des murs épais, & enfin des donjons en regle. Il y a auſſi des lettres de cachet, ſignées : *Io el rey* (*moi le roi*) & plus bas, *Muſquitz*. (1)

Ces châteaux ſont des lieux de plaiſance en comparaiſon des nôtres. Les priſonniers ſont bien logés, bien nourris, & peuvent ſe promener du matin au ſoir ſur une vaſte plate-forme qui commande tous les environs, & d'où l'on pourroit compter toutes les taches de la lune.

Les commandans de ces châteaux paſſent pour être les meilleurs gens du monde.

L'air renfermé donne quelquefois de l'humeur ; mais ſi, comme je n'en dou-

(1) Premier miniſtre.

te pas, MM. Linguet & de Mirabeau ont dit vrai, je dois me féliciter d'être bien tombé. J'ai paſſé un quartier-d'hiver à Lourde; &, graces à la belle vue, au bon air, graces à M. de Maignol (1) ſur-tout, le tems m'a tout au plus duré vingt-quatre heures.

Et pourtant j'ai quitté Lourde, je ſuis parti de Lourde ſans faire d'adieux, je ne ſais pourquoi; j'y étois bien: je m'en ſuis ſouvent repenti. M. de Maignol, je vous en prie, ne m'en voulez plus.

Un ſoldat fut mis au cachot. Depuis, je crois, on l'a envoyé ailleurs; je voudrois bien ſavoir où il eſt, je ſerois bien aiſe de lui faire un petit préſent: je voudrois bien qu'il le ſût, qu'il m'écrivît, & ſur-le-champ je lui répondrois.

CIERGES.

ON a ici, comme en France, l'uſage ridicule d'allumer près des morts

(1) Commandant à Lourde.

une quantité de cierges. Outre que le mort qui ne voit rien, eſt inſenſible à l'honneur qu'on lui fait, ces cierges échauffent l'appartement, corrompent l'air, peuvent tomber, mettre le feu à la maiſon, incendier une ville entiere.

Ces jours derniers, un homme étant mort, on illumina ſa chambre ; pendant que ſes gardes allerent dîner, un cierge tomba ſur le lit, y mit le feu, & dans une heure le lit, le cadavre, la chambre & le premier étage furent réduits en cendres.

Aboliſſons l'uſage des cierges & près de nos morts, & dans nos temples. Les cierges ſont inutiles, le jour éclaire aſſez, & le ſoleil quand il brille, a ſeul le droit de nous éclairer.

VIEILLARDS.

JE ne ſais ſi c'eſt la ſobriété qui prolonge leurs jours ; quoi qu'il en ſoit, les habitans de Madrid vivent plus que nous : la vieilleſſe auſſi les défigure, les décompoſe moins. Je vois ſouvent des octogénaires qui marchent ſans

canne, liſent ſans lunette, & dont les rides ne paroiſſent que quand ils rient ou quand ils mangent.

Quoique fort attachés à leurs parens, les Eſpagnols ne paroiſſent pas regretter beaucoup leurs pere & mere quand ils meurent vieux : la mort d'une ſœur ou d'un frere jeune les afflige plus ; ils ſentent que la mort d'un vieillard eſt une choſe toute ſimple.

Les Eſpagnols eux-mêmes, quand ils ſont parvenus à un certain âge, ſe font juſtice, conviennent qu'ils vivent par grace, & parlent de leur mort comme ils parleroient d'une lettre qu'ils doivent recevoir par le premier courier.

TEMPLES.

LEs temples de Madrid ſont d'une magnificence extrême ; l'or & l'argent brillent ſur les lambris, ſur les autels, pendent aux voûtes, & l'on pourroit bâtir une ville ſuperbe des tréſors cachés dans les ſacriſties.

Après la bataille de Sarragoſſe, le

lord Stanhope, qui commandoit les Anglois, alla voir le tréſor de Notre-Dame du Pilier. Il diſoit en ſortant de l'égliſe : *Quand les tréſors de tous les ſouverains de l'Europe ſeroient réunis, ils ne vaudroient pas la moitié de celui-ci.* Ce tréſor paſſe en effet pour le plus riche de tous les tréſors connus. On y voit quatre anges d'argent, dont les ailes ſont d'or & ſemées d'étoiles de ſaphirs. La couronne de la Vierge eſt d'or maſſif; ſon collier, ſes bracelets & ſes aigrettes ſont évalués cinquante millions.

Il y a dans le tréſor une infinité de têtes, de bras, de jambes d'or & d'argent, données à la Vierge en paiement de ſes miracles. On y trouve cent quatre-vingt quinze lampes d'argent, autant de chandeliers, autant d'encenſoirs.

Mais toutes ces richeſſes ne ſont rien en comparaiſon de la grande cuſtode, dont on ſe ſert pour porter la grande hoſtie le jour de la fête-Dieu. La circonférence du ſoleil & de ſes rayons eſt auſſi grande qu'une des roues de mon cabriolet. Les rayons ſont d'or maſſif & couverts d'émeraudes. Le calice eſt ſur un piédeſtal d'argent de la

hauteur de trois pieds. Toute la cuſtode peſe cinq cents livres, & eſt poſée ſur un ſocle doré. Aucun orfèvre, aucun joaillier n'a pu évaluer cette cuſtode. C'eſt un préſent d'un archevêque de Séville. Tout le monde a été ſurpris comment cet archevêque a pu ramaſſer autant d'argent; mais on a ſu depuis qu'un de ſes freres qui mourut au Pérou, lui laiſſa des ſommes immenſes.

Quelle mine à exploiter que la ſacriſtie de Notre-Dame du Pilier, de Notre-Dame de Lorette, de toutes les madones enfin du globe chrétien!

Exploitons ces mines & ceſſons d'enfermer Dieu entre quatre murailles! Tout d'or, tout vaſte que ſoit un temple, c'eſt un cachot, c'eſt une crêche pour lui. Démoliſſons toutes nos égliſes, & aſſemblons-nous tantôt dans une plaine, tantôt au pied d'un rocher; là, une fois par mois ſeulement, prions, chantons, faiſons retentir les airs du bruit de nos orgues, & le reſte du mois travaillons, occupons-nous, ne penſons pas plus à Dieu que s'il n'exiſtoit pas, & croyons qu'il ſera enchanté de nous voir travailler ſans relâche, ſans diſtraction.

POLICE.

CHAQUE quartier de Madrid eſt ſoumis à l'inſpection d'un commiſſaire qui juge en dernier reſſort les querelles de la canaille.

Les diſputes ſont rares ici. Outre que l'Eſpagnol eſt ſobre, ſon ivreſſe eſt tranquille; quand il a bu, il s'endort.

On croit en France qu'il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne ſe commette un meurtre ou deux à Madrid : ce n'eſt pas vrai, les Eſpagnols ſont beaucoup moins méchans qu'on ne penſe, beaucoup moins jaloux qu'on ne ſuppoſe ; eux-mêmes ſouvent, riant les premiers de leur méſaventure, diſent plaiſamment: *L'âge d'or & l'âge d'argent ſont paſſés, nous ſommes maintenant dans l'âge de corne.*

La police a auſſi ſes eſpions; mais ces eſpions ſont toujours de la lie du peuple, ainſi que par-tout ; & quand M. Mercier dit, que beaucoup de gens de qualité faiſoient à Paris le métier d'eſpions, M. Mercier n'y a pas bien penſé.

La ſûreté des grands chemins eſt confiée à des miquelets, eſpece d'archers, dont la fonction eſt, comme en France, d'arrêter les brigands, de les conduire en priſon, de les accompagner au gibet, & de ramener le bourreau chez lui.

DOMESTIQUES.

LEs domeſtiques ſervent à table en veſte & en papillottes : ils ſont ſi ſales, qu'on craint de demander à boire ; ils ſont ſi laids, qu'ils font peur ; ils ſont ſi petits ; ſi rabougris, qu'ils ſemblent n'être pas encore finis.

La valetaille eſt le luxe des Eſpagnols ; ils en ſont plus mal ſervis. Nulle part je n'ai vu des laquais plus lents, plus-mal adroits & plus bornés : ils briſent tout ce qu'ils voyent, ils ne ſavent pas rouler les cheveux, ils reſtent deux heures à faire un lit, ils le font mal, il faut le refaire ; ſi on les envoye porter une lettre, ils ne reviennent plus, il faut les envoyer chercher ; ils n'apportent point de ré-

ponſe, ils l'ont perdue en chemin, ou oubliée en venant.

AUBERGES.

CICERON écrivoit à ſon ami Atticus : *C'eſt un plaiſir de voyager. Depuis que je ſuis parti de Rome, je n'ai pas couché une ſeule fois à l'auberge ; les familles les plus illuſtres de la Calabre, de la Sicile & des Eſpagnes me reçoivent à merveille. Quand j'arrive, je trouve par-tout mon couvert mis, mon lit fait, & par-tout je ſuis regardé comme l'enfant de la maiſon.*

Depuis la mort de Ciceron tout eſt bien changé en Eſpagne ; il n'y a pas un ſeul homme qui offrît à un voyageur un lit & un poulet ; il faut tout acheter, tout payer ; heureux encore quand on trouve ce qu'on veut : c'eſt bien rare en Eſpagne. Les aubergiſtes n'y fourniſſent guere que le plancher & les quatre murailles ; quand on veut dormir & manger, il faut apporter, pour ainſi dire, ſon lit & ſon pain dans ſa poche.

Les auberges de Madrid ne ſont pas mieux pourvues; ce ſont des Milanois qui les tiennent. Des Bohemiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets ſur la route.

Dans un pays où un juif n'eſt pas compté pour un homme, il eſt ſurprenant qu'on ſouffre les Bohémiens, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien.

Il manque un livre ſur l'origine de ce peuple. Il ſeroit intéreſſant de ſavoir pourquoi il eſt venu en Eſpagne, pourquoi les Eſpagnols le ſouffrent, & d'où il vient enfin.

Les uns le font ſortir de la Valachie, les autres de l'Egypte, les autres le font deſcendre d'une horde Tartare qui, n'ayant ni feu ni lieu, & qui, après avoir couru l'Aſie, paſſa en Europe, s'y fixa, s'y maria, & y fit des enfans.

Il ſeroit à deſirer que M. de Keralio, ci-devant major à l'Ecole Royale militaire, & qui a fait des recherches ſi profondes ſur l'origine des Cimbres & des Suédois, voulût bien nous dire ce qu'il penſe des Bohémiens.

Je ne veux abſolument me brouiller avec perſonne. Je ne connois point

du tout M. Baretti, je le crois une très-bonne connoiſſance à faire ; ſon Voyage en Eſpagne m'a fait grand plaiſir : mais quand il dit que toutes les Bohémiennes ſont des Catins, M. Baretti étoit ou piqué, ou mal inſtruit.

Dans une auberge où la vertu, pour ainſi dire, eſt un état violent ; dans un climat où les mœurs ſont à peu près la choſe impoſſible, les Bohémiennes ne ſont point des religieuſes, ſans doute ; mais pour s'en faire aimer, il faut leur plaire, il faut des ſoins, il faut..... M. Baretti peut-être n'avoit pas ce qu'il falloit.

Quoi qu'il en ſoit, ces Bohémiennes ſont très-jolies : elles ont preſque toutes des figures originales, des figures de génie, ſi on peut le dire, qu'on ne rencontre nulle part, & qu'on ne peut comparer à rien. Le charme qui les diſtingue, c'eſt l'élégance de leur taille & la beauté de leur ſein ; le ſommet du Jura (1) n'eſt pas plus blanc : c'eſt dommage qu'elles le cachent & qu'elles le couvrent d'un vilain mouchoir qui ne ſignifie rien ;

(1) Montagne couverte de neige.

c'eſt dommage encore qu'elles ſe coëffent & s'habillent mal. Point de contraſte plus frappant qu'une jolie femme mal vêtue, mal coëffée ; je le demande aux connoiſſeurs, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle n'eût rien ſur la tête, que ſes cheveux fuſſent épars & qu'elle fût nue.

Toutes ſéduiſantes au reſte que ſoient les Bohémiennes, vivent les auberges en France ; on y voit auſſi de jolies tailles, de jolis ſeins, & l'on y trouve de plus un bon ſouper & un bon lit.

VIN.

LE vin de la Manche, & particuliérement le vin de Valdepenas, eſt le vin que l'on boit ici. On le vante beaucoup, on le dit excellent : moi je le trouve mauvais ; il a un goût de ſoufre, un goût de gaudron. Violent & capiteux, un ſeul verre m'enivreroit ; pour tout au monde je ne voudrois pas le boire ſans eau ; ce vin eſt ſi noir, ſi épais, qu'il pourroit au beſoin ſervir d'encre.

COLLEGES.

LE gouvernement Eſpagnol ſoudoie une milice entiere de rhéteurs, de profeſſeurs qui, de même qu'en France, entaſſant dans la tête de leurs éleves des mots latins, des racines grecques, des vers arabes, reſſemblent à des fous, qui rempliroient ſi bien leurs chambres de guenilles, qu'il n'y reſteroit plus de place pour les meubles dont ils auroient beſoin.

Vous qui avez des enfans, ne les envoyez plus au college. Tous ces mots en *us*, en *os*, en *as*, fendent la tête, & le génie s'en va par-là.

Gardez donc vos enfans. Les précepteurs n'apprennent rien, ne forment, ne changent rien. L'éducation morale eſt une choſe impoſſible, eſt une idée bizarre. Sans ſecours étrangers l'ame ſe développe & croît à meſure que le corps groſſit & grandit.

Nous naiſſons bons ou méchans, & jamais aucune éducation quelconque n'a eu plus d'influence ſur les diſpo-

ſitions de notre cœur, que l'air n'en peut avoir ſur la couleur des cheveux.

DE LA SIESTE, OU MÉRIDIENNE.

DEPUIS une heure juſqu'à trois, les rues de Madrid ſont deſertes, les marchands ferment leurs boutiques, les artiſans quittent l'ouvrage, & tout le monde va ſe coucher.

Quand il fait beau, le roi va à la chaſſe en ſortant de table, & quand il pleut, il ſe couche & dort entouré de ſes gardes qui dorment auſſi.

De tems immémorial la ſieſte eſt de mode en Eſpagne. Les Eſpagnols ont hérité des Sarazins & des Maures un invincible penchant pour le ſommeil : la chaleur du climat n'y entre pour rien. Dans la Caffrérie & ſur les côtes de la mer Vermeille il fait neuf fois & demi plus chaud qu'à Madrid ; & les Caffres, les Topinamboux & les negres brûlés de la zone torride dorment communément très-peu.

Ce ſont les médecins qui recommandent expreſſément la méridienne ; ce ſont eux qui diſent aux Eſpagnols : *dormez ſouvent*, *dormez long-tems.* Ce ſont eux qui aſſurent que Galien, qu'Hypocrate ſe couchoient après dîner, & qu'alors Eſculape lui-même dort une heure ou deux.

Hypocrate & Galien dormoient ou ne dormoient pas, je n'en ſais rien, & très-peu m'importe. Ce qu'il y a de ſûr, ce que l'uſage de la ſieſte eſt fort ancien. On ſait qu'Auguſte faiſoit la méridienne ; mais on ſait auſſi qu'Auguſte dînoit fort tard, qu'il tenoit table long-tems, & qu'au deſſert abſolument ivre & incapable d'articuler un ſon, incapable de diſtinguer ſes plats, ſon aſſiette, ſon couteau, ſes convives & ſon verre, Auguſte avoit raiſon d'aller ſe coucher.

Mais les Eſpagnols qui dînent à midi, qui mangent vîte, ne mâchent point, ne boivent guere, feroient très-bien de ſe promener ou de danſer en ſortant de table.

C'eſt l'avis de M. Tiſſot : dormons, dormons très-peu, vivons toute notre vie, & pendant trois ſemaines que nous avons à vivre, ne dormons pas,

ne ſoyons pas morts, pendant quinze jours.

HOPITAL GÉNÉRAL.

LEs lits n'ont point de rideaux, les matelats ſont de paille hachée, la ſoupe eſt de viande pourrie.

Cet hôpital eſt quatre fois trop petit pour contenir tous les malades; il n'y a qu'une ſalle. Les convaleſcens, les morts, les mourans couchent enſemble.

Dans le même lit j'ai vu entre deux morts un malade qui ſe portoit aſſez bien pour manger, pour me parler, & pour s'aſſeoir ſur ſon ſéant.

Quand j'entrai, dans un coin on cloüoit une biere; dans un autre on couſoit un linceul, & l'on venoit de jeter trois morts par la fenêtre.

Un des plus jolis viſages que j'ai vu depuis que je ſuis au monde, eſt celui d'une ſœur grife de cet hôpital: elle eſt ſeulement un peu pâle; mais je la regardai ſi attentivement, qu'elle rougit & qu'elle devint charmante.

LANDES.

LEs trois quarts de l'Eſpagne ſont incultes, parce que les Eſpagnols aiment infiniment mieux mendier que de labourer la terre.

En vain appelle-t-on des étrangers; outre qu'ils ne viennent jamais en aſſez grand nombre, le feu du climat les brûle, l'Inquiſition les tourmente, & les charges & les impôts de toute eſpece les obligent à s'en retourner chez eux. Le roi regnant a fait ce qu'il a pu pour encourager l'agriculture, il a fondé des prix; cela n'a rien opéré: on s'attend tous les jours à le voir labourer lui même un coin d'un de ſes parcs. C'eſt le ſeul moyen de vaincre le préjugé national, qui fait regarder la culture de la terre comme un travail honteux.

Un roi d'Eſpagne labourer! Pourquoi non? *J'ai meſuré, béché, ſemé tout ſeul*, diſoit Cyrus, *le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone; & quand je me porte bien, je ne dîne*

jamais ſans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers : s'il n'y a rien à faire dans mon jardin, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger. Sûrement Charles III fera comme Cyrus. On a appellé Alphonſe III ou IV (j'ai oublié lequel) l'*aſtronome* & l'*alchymiſte* ; on appellera Charles III *le laboureur* ; on a gravé ſur le cercueil d'Alphonſe des lunettes & des bouteilles ; on gravera ſur le ſien des grains de froment, des gerbes de bled. Il vaut mieux nourir ſon peuple, que de compter les étoiles, de ſouffler des charbons, & de ſe veautrer dans les cendres.

LÉGUMES.

TOus les légumes en général valent beaucoup mieux en Eſpagne qu'ils ne valent en France, les aſperges ſurtout ſont énormes & ont un goût délicieux.

Une choſe extraordinaire, c'eſt que les oignons & autres plantes bulbeu-

les, qui exigent par-tout ailleurs une terre seche & légere, croissent mieux en Espagne dans un terrein mou & aquatique.

Vous tous qui aimez à dormir, paresseux habitans de Madrid, faites comme moi, levez-vous avec l'aurore, venez réveiller les oiseaux, venez avec moi vous promener au marché : là nous jouirons d'un coup-d'œil ravissant, nous verrons des fruits, des fleurs de toute espece, nous verrons des payfannes un peu brunes, un peu brûlées, il est vrai, mais faites à peindre, & charmantes à regarder par-derriere.

On regrette seulement que ces payfannes tressent & attachent leurs cheveux sur le sommet de la tête ; (1) cela n'a point de grace, & j'aimerois presque mieux qu'elles portassent une bourse, ou qu'elles eussent une queue.

---

(1) Comme dans le Canton de Fribourg & dans la principauté d'Halberstadt.

AVARES.

L'AVARICE eſt le penchant favori des Eſpagnols. S'il étoit un pays où l'on pût dire que l'argent eſt devenu une partie de nous-même, ce ſeroit en Eſpagne, où l'on trouveroit beaucoup de gens qui aimeroient mieux ſe faire tirer du ſang, que de donner une piécette. (1)

Alphonſe, roi d'Arragon, l'homme le plus généreux de ſon tems, avoit l'avarice en horreur. Quand il apprenoit que quelqu'avare ſe diſtinguoit par ſa parcimonie, il le faiſoit appeller, & l'obligeoit, tantôt à donner tout ce qu'il avoit amaſſé, tantôt à porter toujours courant deux quintaux d'argent dans un endroit indiqué; tantôt enfin il lui faiſoit mettre ſur la tête un grand chapeau d'or maſſif, qu'il gardoit dans ſon cabinet, & il le

(1) Monnoie de la principauté de Neuchatel, qui vaut cinq ſols.

forçoit à ſe promener au ſoleil pendant des heures entieres.

GUITARE.

LES Maures apporterent la guitare en Eſpagne ; c'eſt l'inſtrument favori des Eſpagnols. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout le monde ici pince de la guitare.

La guitare ſert de truchement aux amans qui n'oſent pas dire qu'ils aiment, & qui, pour le prouver, vont tous les ſoirs ſous les fênetres de leurs maîtreſſes chanter, ſoupirer & pincer de la guitare.

Cet inſtrument eſt délicieux à entendre pendant la nuit : je ne ſais ſi l'on me croira ; mais ſi les ſerenades, ſi la muſique fait tant de plaiſir la nuit, ſi l'harmonie eſt auſſi belle, c'eſt que la nuit fait ſa partie.

MARIAGES.

TOus les ans, à Sparte, les femmes fouettoient dans le temple de Vénus tous les hommes qui ne ſe marioient pas. Si cette loi de Licurgue renaiſſoit en Eſpagne, Madrid ne pourroit fournir ni aſſez de bras, ni aſſez de verges pour fouetter les célibataires.

L'Eſpagne eſt le pays où l'on ſe marie le moins. On peut voir par les regiſtres des paroiſſes que le nombre des mariages diminue chaque année. Dans dix ans on ſe mariera bien moins encore; bientôt on ne ſe mariera plus, on prendra ſucceſſivement une, deux, trois maîtreſſes, on les gardera auſſi long-tems qu'elles ſeront jeunes & jolies & qu'elles inſpireront des deſirs; on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms de pere, de mere, d'époux, d'enfans, paſſeront de mode, on ne ſaura plus ce qu'ils voudront dire, & le gouvernement ſera le pere commun.

La Vieille-Caſtille eſt, à proportion gardée, la province de l'Eſpagne où l'on ſe marie le moins; & encore ceux qui ſe marient, prennent tant de précautions pour ne pas faire d'enfans, qu'ils n'en font pas.

Il faudroit qu'en Eſpagne & partout le mariage devînt un contrat civil qu'on pût renouveller ou rompre tous les ans. Si l'on ſe convenoit au bout de l'année; on reſteroit marié: ſi l'on ne ſe convenoit plus, chacun reprendroit ce qu'il a apporté; on ſe pourvoiroit ailleurs, & les enfans ſe partageroient. Parmi les enfans, la mere choiſiroit ceux qui lui plairoient: comme c'eſt elle qui a la peine de les porter, que c'eſt elle qui ſouffre en les mettant au monde, ce choix lui appartient de droit.

Si, au moment que le mariage devroit ſe renouveller ou ſe diſſoudre, la femme ſe trouvoit groſſe, on attendroit qu'elle accouchât.

FLEUVES.

EXCEPTÉ le Guadalquivir l'Eſpagne n'a pas un ſeul fleuve navigable, & tous néanmoins pouvoient le devenir ſans de très-grands frais. Depuis Aranjuez juſqu'aux frontieres de Portugal le Tage pourroient aiſément porter des bateaux. En raſſemblant toutes les ſources, tous les ruiſſeaux qui coulent des montagnes d'où deſcend le Mançaranès, on en formeroit un canal pour le tranſport des bagages de la cour; ce canal ſerviroit en même tems à amener les pierres de conſtruction. Il ſeroit très-facile d'établir une navigation fixe d'Andujar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume.

Tous ces projets ont été mis ſous les yeux de la cour par MM. Gautier & Mariti, françois.

C'eſt à des étrangers que l'Eſpagne doit preſque tous les plans, les réformes utiles, & les connoiſſances dont elle a eu beſoin.

La fabrique d'Aranjuez qui fournit les plus grandes glaces que l'on connoiſſe en Europe, a été établie par un Irlandois : ce ſont des françois qui ont formé les fabriques de ſoie de Valence.

C'eſt une compagnie de françois qui ſe charge d'exploiter les ſalpêtres de l'Arragon. C'en eſt une autre qui perd ſon tems, ſes peines & ſes fonds à fouiller dans les mines de *Guadalcanal.* (1)

Le canal de Caſtille doit les premiers ſuccès de ſes travaux aux talens de M. le Maure, françois : c'eſt ce même M. le Maure qui travaille à rendre praticables les principales routes de l'Eſpagne. C'eſt un françois nommé M. Mariti qui fit, il y a quelques années, d'utiles réformes dans l'artillerie & la fonderie de Séville. La marine ayant les mêmes beſoins que l'artillerie, l'Eſpagne nous demanda un conſtructeur, on lui envoya M. Gautier. C'eſt auſſi a des étrangers que les Eſpagnols doivent

(1) On ne les fouille plus.

le projet & l'exécution des canaux de Murcie & d'Arragon.

Le ſeul établiſſement utile dont les Eſpagnols puiſſent ſe vanter depuis un ſiecle, c'eſt une maiſon de miſéricorde établie à Sarragoſſe, où tous les mendians valides ſont nourris & logés, moyennant qu'ils filent ou qu'ils peignent de la laine. Cet hôpital a été fondé par les ſoins du marquis d'Agerhe, de Don Martin Goicocehea, & de Don Ramonda Pignatelli Canonico Mora.

DANSE.

LA danſe eſt le paſſe-tems des Eſpagnols; néanmoins ils ne danſent pas bien. Excepté le fandango, leurs bals qui ne ſignifient rien, ne reſſemblent à rien, rappellent ces ſauts, ces gambades du prophete-roi, qui faiſoient dire à Madame David: *tout ami de l'Eternel, tout joueur de harpe, tout ſecretaire du S. Eſprit qu'il eſt, mon mari eſt un baladin ſans grace, qui devroit rougir de ſi mal danſer.*

FLAGELLANS.

DANS preſque toutes les villes en Eſpagne, il y a une confrérie de flagellans; qui ſe rend tous les vendredis dans une grande ſalle attenante à une égliſe. Là, ces flagellans bordent la haie, ferment les fenêtres, chantent le *Miſerere*; & chaque confrere à ſon tour déchire, en chantant, les épaules de ſon voiſin.

Si des hommes ſeuls ſe fouettoient, paſſe encore; un homme peut ſe fouetter ſe meurtrir ſans conſéquence; ſa peau tannée, livide, couverte de poils, eſt faite pour cela, les meurtriſſures ſont cachées, les coups de fouet ne paroiſſent pas: mais des religieuſes, mais des novices charmantes ſe relevent la nuit exprès pour ſe fouetter!

MANUSCRITS.

SI l'on en croit les Eſpagnols, ce ſont eux qui poſſedent les manuſcrits

les plus-anciens & les plus authentiques.

On m'a ſérieuſement aſſuré que les chanoines de Valladolid avoient le mémoire manuſcrit des hardes, meubles & autres effets retrouvés après le déluge. Il eſt étonnant que le P. Macedo, Jéſuite Eſpagnol, ne faſſe pas mention de ce manuſcrit dans ſon commentaire ſur cet événement.

CE MATIN.

LEs environs de Madrid ſont raviſſans. Je ſuis debout depuis quatre heures; l'orcheſtre de l'air venoit de commencer. Que le matin eſt beau quand il a plu la veille! Il a plu cette nuit, les feuilles ſont crues de moitié, il y a des bouquets par-tout. Les arbres, les plaines embaument, l'air ſent bon, le ciel eſt ſur la terre. Déjà j'ai fait deux lieues hors des portes: c'eſt le matin qu'il faut marcher; on ne ſe fatigue pas, la roſée délaſſe, la terre humide donne des idées; en marchant le jour on ne penſe à rien; la terre brûle, on

craint de la toucher, elle retentit ſous les pieds. Oui, c'eſt le matin qu'il faut vivre : c'eſt l'enfance du jour, c'eſt le tems heureux de la vie. Matin, charmant matin, oui, j'aime à vivre pour l'amour de toi !

VOILE.

JAMAIS une Eſpagnole, de quelque rang qu'elle ſoit, ne ſort à pied ſans être voilée. On attribue le voile en Eſpagne à pluſieurs cauſes. C'eſt la chaleur du climat, diſent les uns ; c'eſt la coquetterie, la modeſtie, diſent les autres. On parieroit, on feroit bien, que c'eſt la coquetterie.

Popée, qui étoit charmante & rien moins que modeſte, portoit un voile qui lui cachoit la moitié du viſage, pour donner ſans doute plus d'envie de voir le reſte ; & c'eſt ſi bien ce qui eſt caché qu'on veut voir, que ſi les femmes ſe mettoient toutes nues, & qu'elles ſe couvriſſent ſeulement un doigt, ce ſeroit ce doigt qu'on voudroit voir.

JUGEMENS DE L'INQUISITION.

RIEN de plus inique que les jugemens rendus par l'Inquiſition.

Très-ſouvent l'homme qu'on a brûlé, ne ſavoit pas pourquoi on le brûloit. Semblable aux muets du grand-ſeigneur, les inquiſiteurs vous tuent ſans vous parler.

L'effigie de ceux que l'Inquiſition condamne, eſt ſuſpendue dans les égliſes. Les temples en Eſpagne ſont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit voir ſur le maître-autel ſainte Madelaine ou ſainte Théreſe, ou les noces de Cana, on voit un bûcher, on voit une jeune fille, un enfant, un vieillard qui expire dans les flammes.

Le nom des victimes eſt écrit au bas de chaque portrait. On y trouve des noms fameux; j'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon, fils de Rodolphe Ponce de Léon, comte de Baylen; j'ai lu ceux de Louis Gonſalve, chanoine de Tolede, de Jean Fernandez, aſſiſtant de Séville, de Chriſtophe Loſada,

médecin de Louis Rojas, fils du comte de Rojas, qui chaſſa les Impériaux de Madrid, & qui partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Villavicioſa.

On y lit le nom de pluſieurs étrangers, celui entr'autres de Jean Charus qui, déféré à l'inquiſition, fut contraint, pour ſortir des priſons, d'abjurer la religion qu'il croyoit la meilleure.

Le chanoine Marſollier, auteur de la Vie du cardinal Ximenès & de celle de Henri VIII, roi d'Angleterre, a écrit l'hiſtoire de l'inquiſition, dans laquelle on ne trouve pas un mot de ce que je viens de dire; mais ce chanoine, penſionné de la cour d'Eſpagne & payé pour mentir, a menti.

Mais l'inquiſition ne s'immola jamais de victime plus intéreſſante que Cornelia Bohorquia, fille du marquis de Bohorquia, gouverneur de Valence. Rien n'égaloit la beauté de Bohorquia: l'archevêque de Séville la vit: en devint amoureux, la fit enlever; voulut aſſouvir ſes deſirs; Bohorquia ne voulut pas: il la livra de rage à l'inquiſition; elle fut condamnée & brûlée comme hérétique. Elle invoqua Dieu

jusqu'au dernier moment ; elle crioit du milieu des flammes qu'elle le craignoit, qu'elle l'aimoit, & qu'elle le voyoit qui lui tendoient les bras.

Henri IV a été assassiné, & Torquemada, & Ferdinand, & Isabelle, inventeurs de l'inquisition, sont tous les trois morts dans leurs lits !

LE PRADO.

DE toutes les promenades de Madrid le Prado est la plus généralement fréquentée. C'est là que tous les dimanches, quand il fait beau, les femmes vont étaler leur parure, & que les hommes vont admirer ce que la nature a fait de mieux pour embellir, pour égayer notre vie, qui, sans les femmes, seroit une sotte chose.

Le Prado est orné d'allées & de fontaines. C'est dommage qu'on l'arrose mal, qu'il y fasse beaucoup de poussiere, & qu'on y rencontre sous tous les arbres, sur tous les bancs, des grouppes de catins qui, augmentant à

chaque pas qu'on fait, ſemblent ſortir de deſſous terre.

Dans une ville bien policée, les catins devroient avoir une promenade particuliere ; on devroit auſſi leur aſſigner une place aux ſpectacles, un banc à l'égliſe, & pour demeure un quartier ſéparé. Cet uſage étoit autrefois établi en Angleterre ; on ne ſait trop pourquoi Henri VIII l'abolit. Sous les regnes précédens, les filles publiques demeuroient toutes au fauxbourg de Southwarck. Henri II avoit rendu une ordonnance très-ſage au ſujet de ces filles. On peut la voir dans la deſcription de Londres, par Stow.

NOTRE-DAME D'ATOCHA.

CETTE madone eſt la rivale de Notre-Dame du Pilier ; les uns diſent qu'elle fait plus de miracles, les autres prétendent qu'elle en fait moins ; les avis ſont partagés : quoi qu'il en ſoit, cent lampes d'or ou d'argent brûlent toujours devant elle, & le ſacriſtain aſſure qu'année courante on doit au

167

moins quatre mille écus au marchand d'huile.

Quoique très-fameuſe & très-ancienne, il n'y a pas très-long-tems que Notre-Dame d'Atocha eſt connue en Eſpagne; elle eſt originaire d'Arabie, où elle faiſoit grand bruit du tems de S. Ephiphane, qui en parle comme d'une vierge conſommée dans la ſcience des miracles.

De toutes les madones que j'ai vues, Notre-Dame d'Atocha eſt celle que le ſculpteur a le plus ſoignée. Comme elle porte preſque toujours un manteau fort ample, & que ſa robe cache ſes pieds, il eſt difficile de juger de ſes formes; mais ſa figure eſt raviſſante: malheureuſement pour les amateurs, la fumée des lampes lui gâte le teint.

DES ORDRES.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte dont on traite ici les chevaliers de S. Jacques, de S. Charles, de Monteſa, d'Alcantara, &c. Sous peine d'être jeté dans le ruiſſeau,

tout chevalier, dans la rue, eſt obligé de céder la droite au dernier manant qui la veut. Auſſi ces ordres établis pour payer le courage, ſont aujourd'hui tellement mépriſés, que les braves gens n'en veulent plus.

On a aboli en Eſpagne l'ordre *du Flambeau*; il falloit le laiſſer ſubſiſter, il rappelloit une époque touchante; il faiſoit ſouvenir des femmes de Tortoſe qui, aux dépens de la vie, défendirent leur ville & en repouſſerent l'ennemi.

L'Eſpagne compte un grand nombre de femmes héros. Après le ſiege de Leucate, les françois victorieux trouverent quarante-quatre femmes vêtues en ſoldats.

Quand les Sarraſins, vainqueurs dans la Navare, paſſent les Pyrénées, ravagent la Gaſcogne, arrivent à Carcaſſone pour la défendre, jamais Sanche ne les eût vaincus ſans une femme Navarroiſe, qui tua leur général.

Par-tout au reſte il y eut des femmes de courage.

Vers la fin du ſiecle dernier les Chinois ſe révolterent. Junkia, un des principaux officiers de l'empereur ſe refugia auprès de ſa mere. Cette femme

courageuſe refuſe de lui parler. *J'aime mieux*, dit-elle, *n'avoir point de fils, que d'en avoir un qui me déshonore; qu'il s'en aille, je ne veux pas le voir.*

L'hiſtorien qui parlera un jour des troubles de Geneve, n'oubliera pas ſans doute que les Genevoiſes vouloient ſe défendre, & que ſi on les eût crues, le lac Léman n'eût charié, au lieu d'armes & de caſques, que des cadavres & des décombres.

J'offre des notes à l'hiſtoriographe de Geneve: je lui dirai tout ce que j'ai vu; je lui dirai que j'ai entendu une femme dire à ſon mari, en lui ôtant ſon caſque & en ſe le mettant ſur la tête: *Mon ami, vous le mettez mal; c'eſt comme cela qu'il faut le mettre.*

AMES DU PURGATOIRE.

AUTREFOIS à Rome, dit Guichardin, il y avoit dans preſque toutes les rues des bureaux qu'on affermoit au plus offrant.

Pluſieurs de ces comptoirs ſe te-

noient dans les cabarets, & là on jouoit, tantôt à la courte paille, tantôt à l'as qui court, *la délivrance des ames.*

La même choſe ſe pratique en Eſpagne, ſous une forme différente ſeulement. Comme les jeux de haſard y ſont ſévérement défendus, on ne joue plus; mais on fait dire des meſſes, & l'on peut délivrer autant d'ames qu'on veut, à trente ſols par tête.

LA PLACE-MAJOR.

PARMI un aſſez grand nombre de places on diſtingue la Place-Major, qui eſt grande & belle, ornée de maiſons & bordée d'arcades.

Ces arcades ſont fort commodes; malheureuſement on n'en conſtruit plus; les dames diſent que c'eſt vilain. Dans le tems que nos magiſtrats & nos gouverneurs alloient à pied, on leur fourniſſoit un abri & de l'ombre; mais aujourd'hui qu'il n'y a que le peuple qui merche, peu importe qu'il brûle, ou qu'il ſe mouille.

GALIONS.

LEs Eſpagnols appellent *galions* les vaiſſeaux qui vont deux fois par an chercher de l'or au Pérou. On les décharge à Porto-Bélo : les marchandiſes ſont tranſportées par terre à Panama, & de là par mer à Lima. Les galions reviennent à Cadix de la même maniere & par le même chemin : leur arrivée cauſe une joie univerſelle, on chante le *Te Deum*. Ici on le chante pour rien, on le chanta pour la priſe de Penſacola, pour la priſe de la Maubile, & pour d'autres priſes qui ne valoient pas la peine ſeulement qu'on allumât un cierge.

CHARGES.

DEPUIS le miniſtere de Valenzuela, preſque toutes les charges ſe vendent.

On aſſure que Colbert diſoit : Quand

le roi crée un office, Dieu crée en même tems un imbécille pour l'acheter. Ce mot très-ingénieux, mais étonnant dans la bouche d'un miniſtre, eſt ſur-tout vrai en Eſpagne.

Oile Le Peuple.

J'Ai oublié le nom eſpagnol. L'oile eſt un ragoût compoſé de toutes ſortes de viandes & de légumes. Une bonne oile, qui coûte quelquefois trente piaſtres, eſt, après la ſoupe à l'oignon & le bœuf à la mode, la meilleure choſe qu'on puiſſe manger.

Les Eſpagnols ſeuls ſavent faire une bonne oile : il y a quelques jours que la Forêt qui croit ſavoir tout, m'en fit une ; je la fis jeter par la fenêtre.

Le peuple de Madrid eſt celui de tous les peuples peut-être qui a le moins de nerf, le moins de caractere : on peut impunément doubler, tripler les impôts, il ne dit rien : les miniſtres font ce qu'ils veulent, il ne ſe plaint jamais ; ſi on lui parle du roi, il ſe recueille & ſe met, pour ainſi dire, à genoux pour écouter.

GOUTTEUX.

AU grand nombre de goutteux qu'on voit ici, il ſemble que l'Eſpagne eſt leur patrie.

Bien des gens ſe ſont occupés à chercher des méthodes ſûres & faciles pour guérir la goutte Ces prétendues découvertes n'ont ſervi qu'à enrichir quelques charlatans que le ſecret de procurer des cures palliatives a rendu célebres.

Mais un remede infaillible contre la goutte vient d'être decouvert dans les montagnes de la principauté de Neuchatel, où il eſt connu ſous le nom de *biere de ſanté.* Cette biere guérit encore un grand nombre de maladies que la médecine n'a qualifiées d'incurables que parce qu'elle ne ſavoit pas les guérir.

Sobriété des Espagnols.

Tel Espagnol qui jouit de quatre à cinq mille livres, se nourrit de champignons, de miel, d'escargots & d'œufs brouillés. Tel autre ne mange absolument que de la soupe; & quelle soupe encore? De la soupe à l'eau, à l'huile. Medor n'en mangeroit pas, Medor c'est mon chien.

A Dieu ne plaise que je condamne ici la tempérance des Espagnols! Je m'en garde bien, je les félicite au contraire: la tempérance est une vertu; & moi aussi je suis tempérant, j'en dors bien mieux, je me porte mieux, je vivrai plus. Rien de si commun qu'un vieil avare, parce qu'il mange peu.

Cordeliers.

Contre l'usage des ordres mendians, les Cordeliers sont très-riches

en Eſpagne ; mais il faut leur rendre juſtice, ces moines ſont fort humbles ; car, malgré leurs richeſſes, ils continuent à mendier.

VAISSEAUX.

LEs frégates & les vaiſſeaux Eſpagnols, autrement conſtruits que les nôtres, ſont chargés d'un plus grand nombre de mâts qui les appeſantiſſent & les empêchent de marcher.

On vient d'imaginer un vaiſſeau qui peut voguer ſans le ſecours du vent ; il eſt ſans mâts, ſans voiles, ſans cordages. Il ne prendroit pas plus de ſix pieds d'eau : un enfant le feroit manœuvrer.

L'inventeur de ce bâtiment eſt un homme de génie, très-pauvre, le gouvernement ne l'encourage pas, & ſon vaiſſeau teſte en carton.

Il eſt étonnant, le très-grand nombre d'inventions qui, faute d'encouragemens, reſtent dans le porte-feuille de leur auteurs. Le génie n'eſt nulle part aſſez payé.

Fontenelle a dit : *Si j'avois toutes les vérités dans la main, je ne l'ouvrirois pas pour les donner.* Fontenelle avoit raiſon ; le monde eſt un malade ingrat, qui bat & mord ſa garde qui lui offre un bouillon.

MENDIANS.

BEAUCOUP de gens croient que la miſere eſt un état, & que tel homme eſt fait pour mendier, comme tel autre eſt né pour devenir capitaine des dragons, ou général des Capucins.

Je n'entends rien à la fatalité, à la prédeſtination, à l'harmonie pré établie ; mais les Eſpagnols devroient avoir, quoi qu'il en ſoit, des hoſpices pour leurs mendians. Il eſt affreux de rencontrer des malheureux qui n'ont point de bras, d'autres qui crient la faim, d'autres qui vous montrent une plaie.

Sarragoſſe & Séville ſont les ſeules villes en Eſpagne où il y ait des aſyles pour les mendians.

J'ai parlé de l'hôpital de Sarragoſſe :

à Séville il y a trois hôpitaux, établis & dotés par l'infante Dona Iſabella.

L'hôpital de Dieu le Pere eſt fort riche : les maiſons de S. Iſidore, S. Clément & Notre-Dame de Miſericorde le ſont beaucoup moins ; mais elles le ſont aſſez pour nourrir & habiller leurs pauvres, ſi ceux-ci veulent s'occuper.

On vient de conſtruire à Cadix un théatre qui a coûté des ſommes immenſes ; un hôpital eût coûté beaucoup moins à bâtir & à renter. Plus qu'un autre je ſuis amateur du ſpectacle, il m'en coûteroit de m'en paſſer ; & très-volontiers néanmoins je m'abonnerois à ne plus voir de comédies, ſous condition de ne jamais rencontrer des pauvres.

MIEL.

VIRGILE & S. Auguſtin, qui aimoient le miel à la folie, vanterent beaucoup le miel du mont Hibla : jamais je n'ai goûté de ce miel fameux ; mais je doute qu'il ſoit meilleur que

celui de Madrid. Ce miel eſt excellent; on en envoie en préſent à ſes amis, à ſes parens, comme nous leur envoyons en France du beurre de Bretagne & des pâtés de Perrigueux.

Foires. Bouffons. Grands-d'Espagne.

LEs foires en Eſpagne ſont très-peu conſidérables, on n'y trouve jamais que de gros draps, de groſſes toiles, du menu bétail, des *eſparbilles* (1), des ſabots, de la corde & du grain.

L'uſage des bouffons n'eſt point aboli. On en rencontre pluſieurs à la cour; le duc de Médina-Celi en a un, le duc d'Albe en a deux : on les trouve tous les trois fort plaiſans.

Les grands-d'Eſpagne ne ſont pas ce qu'on croit en France, d'où on les voit de loin; il faut les voir ici, dans les différens *ſitios*; & perſon-

(1) Souliers de cordes, & que l'on porte dans quelques provinces d'Eſpagne.

ne leur enviera le privilege qu'ils ont de parler au roi ſans avoir le chapeau bas.

ARBRES GÉNÉALOGIQUES.

C'EST un plaiſir de voir dans toutes les chambres des gentils-hommes de Madrid l'abre généalogique de leur famille, buriné ſur une grande feuille de vélin ; on trouve cet arbre taillé, émondé, ſans mouſſe, ſans bois mort, ſans aucune branche pourrie. On voit toujours à la tête de cet arbre généalogique un miniſtre d'état, un général, un amiral, &c. Jamais il n'eſt queſtion de l'humble artiſan ou du laboureur qui a donné naiſſance à cet homme illuſtre dont on prétend deſcendre ; on diroit que le fondateur de la maiſon n'a jamais eu de pere, & ſouvent le plus honnête homme de la famille eſt quelquefois compté pour rien.

Clergé. Maisons. Asyles.
Anecdote.

Le clergé a beaucoup moins d'empire depuis quelques années. Le nombre des couvens diminue. Il eſt défendu depuis quatre ans de recevoir aucun novice ſans permiſſion. On compte en Eſpagne cinquante mille moines ; on en a compté le double. Le nombre des religieuſes diminue tous les jours.

Preſque toutes les maiſons ſont de briques : le dehors eſt orné de peinture ; cet ornement paroît bizarre. Les fenêtres ſont garnies de jalouſies & de grilles de fer.

Il n'y a que deux égliſes à Madrid qui aient conſervé le droît d'aſyle : là les voleurs & les aſſaſſins ſont en ſûreté ; ils demeurent dans une chambre au haut de la tour : c'eſt le ſonneur ou le ſacriſtain qui les nourrit, & les dévots paient leur penſion.

Il y a quelque tems que l'ambaſſadeur de France ſe plaignoit que le prince des Aſturies lui parloit eſpagnol.

En

En quelle langue, demanda le prince, le Dauphin parle-t-il à l'ambaſſadeur d'Eſpagne?... En françois... Eh bien, puiſque l'ambaſſadeur de mon pere a appris le françois, que l'ambaſſadeur de France apprenne l'eſpagnol.

SOCIÉTÉS.

QUAND on arrive avec des lettres, on eſt bien reçu par-tout, des dames s'entend, car les eſpagnols n'accueillent perſonne ; mais leurs femmes en revanche ſont ſi aimables, aiment tant les étrangers, les reçoivent ſi bien, qu'on ne regarde pas les maris, & qu'ils ſont là comme des meubles.

FRAISES.

ON s'eſt beaucoup moqué de l'uſage des fraiſes ou *godilles* ; on ne ſavoit pas que les eſpagnols les inventerent pour cacher les goitres auxquels ils ſont fort ſujets.

Hoffman, qui prétend que le goître eſt une maladie très-moderne, ſe trompe. Outre que Strabon & Tacite nous apprennent que de leurs tems il y avoit parmi les peuples des Gaules & de l'Allemagne un nombre infini de crétins, on lit dans Procope, que Domitien, qui avoit un goître, avoit inventé, pour le cacher, une ſorte de hauſſe-col, qui lui couvroit les oreilles, le col & le bas du menton.

Le prince-évêque de Sion devroit bien engager les habitans du Valais à porter des hauſſe-cols coupés ſur le modele de celui de Domitien; alors on ne verroit plus à S. Maurice, à Pfin, à Leuck & dans tout le Valais ces goîtres énormes qui font peine à voir, & qui ôtent l'appétit.

ENTERREMENS.

IL eſt ordonné par un nouvel édit, d'enterrer hors des portes; mais les curés, pour ne pas perdre leurs honoraires, pour faire leur cour aux parens, continuent d'enterrer dans les égliſes, & viennent pendant la nuit exhumer le cadavre, qu'ils vont porter au cimetiere, pour obéir à la loi.

Nous avons perdu l'ancienne habitude de brûler les morts; il ſeroit à ſouhaiter que cet uſage précieux pût renaître parmi nous. Outre que l'idée de la putréfaction ajoute à l'horreur que la mort nous cauſe, outre que cette idée aide à nous conſoler des perſonnes que nous avons perdues, il ſeroit bien doux de pouvoir conſerver leurs cendres, d'avoir toujours ſous les yeux, de porter dans ſa poche, & de pouvoir de tems en tems coller ſa bouche ſur les triſtes reſtes de ce que nous avons le plus aimé.

Je donnerois cent louis, ma bague, ma montre, & beaucoup d'autres

choſes pour avoir dans ma bonboniere les cendres de ma mere ; je les préférerois mille fois à ſon portrait, qui n'eſt pas *elle*, qui ne lui reſſemble point, & que je ne peux pas porter ſur moi.

FIN.

702618

TABLE

De la II Part.

HISTORIENS. Page 1
Mules. 2
Observations particulieres. 3
Edit du Conseil, Ordonnances de Police. 14
Antiquités. 15
Imprimeurs, Libraires. 17
Les Cafés. 19
Soies. 20
Tables d'hôte. 22
Chevaux. 23
Cheminées. 24
Etat militaire d'Espagne. 25
Huille. 27
Contrefacteurs. 28
Chasse. 31
Grands chemins. 32

Evêques. 34
Jours malheureux. 36
Les Rogations. 38
La Ducheſſe d'Albe. ibid.
Finances. 39
Suicide. 41
Cabinet. Derniere guerre. 42
Pélerinages. 46
Des Petits maîtres. 47
Complimens. 49
Veille des grandes Fêtes. 50
Cachots. 51
Académies. 52
Eſcrocs. 53
Médecins. 54
Croix. 55
Religieuſes. 56
Lettres de Cachet. 58
Cierges. 59
Vieillards. 60
Temples. 61
Police. 64
Domeſtiques. 65
Auberges. 66

Vin. 69
Colleges. 70
De la Sieſte, ou Méridienne. 71
Hôpital général. 73
Landes. 74
Legumes. 75
Avares. 77
Guitare. 78
Mariages. 79
Fleuves. 81
Danſe. 83
Flagellans. 84
Manuſcrits. ibid.
Voile. 85
Ce Matin. 86
Jugemens de l'inquiſition. 87
Le Prado. 89
Notre Dame d'Atocha. 90
Des Ordres. 91
Ames du Purgatoire. 93
La Place-Major. 94
Galions. 95
Charges. ibid.
Oile le Peuple. 96

Gouteux. 97
Sobriété des Eſpagnols. 98
Cordeliers. ibid.
Vaiſſeaux. 99
Mandians. 100
Miel. 101
Foires. Bouffons grands d'Eſpagne. 102
Arbres généalogiques. 103
Clergé. Maiſons. Aſyles. Anecdote. 104
Sociétés. 105
Fraiſes. ibid.
Enterremens. 106

FIN de la Table de la II°. Part.

T.10 580